

Héliogabale ou l'anarchiste couronné

Antonin Artaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Antonin

Artaud

**Héliogabale
ou l'anarchiste
couronné**

La République des Lettres

Antonin Artaud



**Héliogabale ou l'anarchiste
couronné**

La République des Lettres

Dédicace

Je dédie ce livre aux mânes d'Apollonius de Tyane, contemporain du Christ et à tout ce qui peut rester d'Illuminés véridiques dans ce monde qui s'en va ;

Et pour bien marquer son inactualité profonde, son spiritualisme, son inutilité, je le dédie à l'anarchie et à la guerre pour ce monde.

Je le dédie enfin aux Ancêtres, aux Héros dans le sens antique et aux âmes des Grands Morts.

I — Le berceau de sperme

S'il y a autour du cadavre d'Héliogabale, mort sans tombeau, et égorgé par sa police dans les latrines de son palais, une intense circulation de sang et d'excréments, il y a autour de son berceau une intense circulation de sperme. Héliogabale est né à une époque où tout le monde couchait avec tout le monde ; et on ne saura jamais où ni par qui sa mère a été réellement fécondée. Pour un prince syrien comme lui, la filiation se fait par les mères ; — et, en fait de mères, il y a autour de ce fils de cocher, nouveau-né, une pléiade de Julies ; — et qu'elles exercent ou non sur le trône, toutes ces Julies sont de hautes grues.

Leur père à tous, la source féminine de ce fleuve de stupres et d'infamies, devait, avant d'être prêtre, avoir été cocher de fiacre, car on ne comprendrait pas, sans cela, l'acharnement que mit Héliogabale une fois sur le trône à se faire enculer par des cochers.

Toujours est-il que l'Histoire remontant du côté féminin aux origines d'Héliogabale, se butte inmanquablement à ce crâne gâteux et nu, à ce fiacre et à cette barbe qui composent dans nos mémoires la figure du vieux Bassianus.

Que cette momie serve un culte, cela ne condamne pas ce culte, mais les rites imbéciles et déchargés, auxquels les contemporains des Julies et de Bassien, et la Syrie d'Héliogabale naissant avaient fini par réduire ce culte.

Mais ce culte mort, et réduit à des ossements de gestes, auquel Bassianus se livrait, il faudra voir comme, dès l'apparition d'Héliogabale enfant sur les marches du temple d'Emèse, il reprend, sous les croyances et sous les revêtements, son énergie d'or concentré, de lumière retentissante et réduite, et redevient miraculeusement agissant.

En tout cas, cet aïeul Bassien, s'appuyant sur un lit comme sur des béquilles, fait avec une femme de hasard ces deux filles, Julia Domna et Julia Mœsa. Il les fait et il les réussit. Elles sont belles. Belles et prêtes pour leur double métier d'impératrices et de catins.

Avec qui a-t-il fait ces filles ? L'Histoire, jusqu'à présent, ne le dit pas. Et nous admettrons que ça n'ait point d'importance, obsédés que nous sommes par les quatre têtes en médaille, de Julia Domna, Julia Mœsa, Julia Soëmia et Julia Mammœa. Car, si Bassianus fait deux filles, Julia Domna et Julia Mœsa ; Julia Mœsa à son tour fait deux filles : Julia Soëmia et Julia Mammœa. Et Julia Mœsa, avec pour mari Sextus Varius Marcellus, mais sans doute fécondée par Caracalla ou Geta (fils de Julia Domna, sa sœur) ou par Gessius Marcianus, son beau-frère, l'époux de Julia Mammœa ; ou peut-être par Septime Sévère, son arrière-beau-frère ; enfante Varius Avitus Bassianus, plus tard surnommé Elagabalus, ou fils des sommets, faux Antonin, Sardanapale, et enfin Héliogabale, nom qui semble être l'heureuse contraction grammaticale des plus hautes dénominations du soleil.

On voit d'ici ce bonze gâteux, Bassianus, à Emèse, sur les bords de l'Oronte, avec ses deux filles, Julia Domna et Julia Mœsa. — Ce

sont déjà deux fameuses bougresses que ces deux filles issues d'une béquille avec un sexe masculin au bout. Bien que faites à longueur de sperme, et au point le plus éloigné que son sperme atteint les jours où le parricide éjacule, — je dis le parricide et on verra tout à l'heure pourquoi, — elles sont toutes deux bien constituées et massives ; massives, c'est-à-dire remplies de sang, de peau, d'os et d'une certaine matière livide qui passe sous les colorations de leur peau. L'une, grande, et poudrée de plomb, avec, sur le front, le signe de Saturne, Julia Domna, pareille à une statue de l'Injustice, l'Injustice accablante du sort ; — l'autre, petite, maigre, ardente, explosive et violente, et jaune comme une maladie de foie. La première, Julia Domna, est un sexe qui aurait eu de la tête, et la seconde, une tête à qui le sexe ne manqua pas.

L'année où commence cette histoire, l'an 960 et quelques de la dégringolade du Latium ; du développement séparé de ce peuple d'esclaves, de marchands, de pirates, incrusté comme des morpions sur la terre des Etrusques ; qui n'a jamais fait au point de vue spirituel que de sucer le sang des autres ; qui n'a jamais eu d'autre idée que de défendre ses trésors et ses coffres avec des préceptes moraux dessus ; cette année 960 et quelques, qui correspond à l'an 179 du règne de Jésus-christ, Julia Domna, l'aïeule, pouvait avoir dix-huit ans et sa sœur treize, et elles étaient, il faut le dire, en âge de bientôt se marier. Mais Julia Domna ressemblait à une pierre de lune, et Julia Moesa à du soufre écrasé au soleil.

Qu'elles fussent toutes deux pucelles, je n'en mettrais pas la main

au feu, et il faut demander cela à leurs hommes, c'est-à-dire, pour la Pierre de Lune, à Septime Sévère ; et pour le Soufre, à Julius Barbakus Mercurius.

Au point de vue géographique, il y avait toujours cette frange de barbarie autour de ce qu'on a bien voulu appeler l'Empire de Rome, et dans l'Empire de Rome, il faut mettre la Grèce qui a inventé, historiquement, l'idée de la barbarie. Et à ce point de vue, nous sommes, nous, gens d'Occident, les dignes fils de cette mère stupide, puisque pour nous, les civilisés c'est nous-mêmes, et que tout le reste, qui donne la mesure de notre universelle ignorance, s'identifie avec la barbarie.

Pourtant, ce qu'il faut dire, c'est que toutes les idées qui ont permis aux mondes Romain et Grec de ne pas mourir tout de suite, de ne pas sombrer dans une aveugle bestialité, sont justement venues de cette frange barbare ; et l'Orient, loin d'apporter ses maladies et son malaise, a permis de garder le contact avec la Tradition. Les principes ne se trouvent pas, ne s'inventent pas ; ils se gardent, ils se communiquent ; et il est peu d'opérations plus difficiles au monde, que de garder la notion, distincte à la fois et fondue dans l'organisme, d'un principe universel.

Tout cela est pour marquer qu'au point de vue métaphysique, l'Orient a toujours été dans un état de rassurante ébullition ; que ce n'est jamais par lui que les choses se dégradent ; et que le jour où la peau de chagrin des principes se rétrécira gravement chez lui, la figure du monde se rétrécira elle aussi, toutes les choses seront près de leur

perte ; et ce jour ne m'a plus l'air d'être loin.

C'est au milieu de cette barbarie métaphysique, de ce débordement sexuel qui, dans le sang même, s'acharne à retrouver le nom de Dieu, que sont nées Julia Domna et Julia Mœsa. Elles sont nées du sperme rituel d'un parricide, Bassianus, que je ne puis voir, moi, autrement que sous la forme d'une momie.

Ce parricide a planté sa queue dans le royaume comprimé d'Emèse, qui n'était tout d'abord pas un royaume, mais un sacerdoce ; — et tout cela, royaume, sacerdoce, prêtres, et prêtre-roi en tête, jure être injecté de matière livide, être fait d'or et descendre tout droit du soleil.

Mais un jour, ce sacerdoce qui maniait des préceptes et qui ânonnait des principes comme on manie au hasard et sans aucune science des épingles ou des soufflets ; ce sacerdoce, qui avait peut-être en lui quelque chose de divin, mais qui ne savait plus où ça se trouvait ; en qui le divin était écrasé, réduit à rien comme le petit royaume d'Emèse entre le Liban, la Palestine, la Cappadoce, Chypre, l'Arabie et la Babylonie, ou comme le plexus solaire est écrasé dans nos organismes d'Occidentaux ; ce sacerdoce vache d'Emèse, vache, c'est-à-dire femme, et femme, c'est-à-dire lâche, malléable, souffleté et esclavagé ; qui n'aurait pas pu conquérir sa royauté visible à la force du poignet, mais qui se trouvait à son aise dans une atmosphère de facilité et d'anarchie, sut profiter de la décomposition du royaume des Séleucides, qui suit à cent soixante ans de distance la décomposition, beaucoup plus importante, de l'empire d'Alexandre le Grand, pour se

déclarer indépendant.

De mère en fils, les sacerdotes d'Emèse, qui depuis mille ans et plus sortent des Samsigéramides, se passent le royaume et le sang du soleil. De mère en fils, parce qu'en Syrie, la filiation se fait par les mères : c'est la mère qui sert de père, qui a les attributs sociaux du père ; et qui, au point de vue de la génération elle-même, est considérée comme le primo géniteur. Je dis LE PRIMO GENITEUR.

Cela veut dire que la mère est père, que c'est la mère qui est le père, et le féminin qui engendre le masculin. Et il faut rapprocher cela du sexe masculin de la lune qui empêche ceux qui le vénèrent de devenir jamais cocus.

Toujours est-il qu'en Syrie, et particulièrement chez les Samsigéramides, c'est la fille qui passe le sacerdoce alors que le fils ne passe rien. Mais pour en revenir aux Bassiens, dont Héliogabale est le plus illustre, et dont Bassianus est le fondateur, il y a un terrible hiatus entre la lignée des Bassiens, et celle des Samsigéramides ; et cet hiatus est marqué par une usurpation et par un crime, qui détournent sans l'interrompre la descendance du soleil.

Or, comme chez les Samsigéramides c'est la mère qui est le père, il faut, pour que l'historien romain ait pu l'appeler le « parricide », que Bassianus ait tué sa mère ; mais comme on ne succède pas à une femme, mais à un homme, et que si la femme passe le sacerdoce, c'est tout de même l'homme qui est chargé de le garder, je pense, moi, que Bassianus a dû tuer qui le gardait, et qu'il a tué son vrai père, son père

par la nature et son père *dans* la société. — Il était donc de sang masculin ; il se trouvait du côté masculin du sang solaire ; mais le fait d'avoir rétabli une fois de plus la suprématie du mâle sur la femelle, et du masculin sur le féminin, ne semble guère avoir arrangé les choses, puisque c'est à partir de lui que la dégringolade commence ; et qu'il est difficile de trouver dans l'Histoire un plus parfait assemblage de crimes, de turpitudes, de cruautés, que celui de cette famille, où les hommes ont pris toute la méchanceté et la faiblesse, et les femmes la virilité. On peut dire là-dessus qu'Héliogabale a été fait par les femmes ; qu'il a pensé à travers la volonté de deux femmes ; et que lorsqu'il a voulu penser par lui-même, lorsque l'orgueil du mâle fouetté par l'énergie de ses femmes, de ses mères, qui ont toutes couché avec lui, a voulu se manifester, on sait ce qu'il en est résulté.

Je ne juge pas ce qu'il en est résulté comme l'Histoire peut le juger ; cette anarchie, cette débauche me plaît. Elle me plaît du point de vue de l'Histoire et du point de vue d'Héliogabale ; mais à l'heure où je prends son histoire, Héliogabale n'est pas encore né.

Les rois d'Emèse, ces petits rois-femmes, qui se veulent à la fois homme et femme, — comme le Mégabyse du temple d'Ephèse, qui, homme, se lie la verge pour sacrifier en tant que femme, mais devient la pierre couchée du sacrifice, devant laquelle il sacrifie debout, — ont depuis longtemps remis leur liberté entre les mains de Rome. Du vieux royaume d'Emath, il ne reste plus que ce temple, obscur et volumineux. Le contrôle du négoce, la guerre, la protection matérielle des biens, appartiennent aux soudards de Rome. Pour le reste, chaque

Syrien pense ce qu'il lui plaît, et la religion du Soleil demeure bardée de-ci de-là de dévotions à la Lune, avec un mélange de pierres de lune, de poissons, de béliers et de sangliers. Plus des taureaux, des aigles, des éperviers par places ; mais pas de coqs ! Non, il ne semble pas que le coq ait tenu une grande place au milieu de ces rites-là.

Le temple d'Elagabalus à Emèse est depuis plusieurs siècles le centre de tentatives spasmodiques où se mesure la gourmandise d'un dieu. Ce Dieu, Elagabalus, ou Issu de la Montagne, Sommet Rayonnant, vient de très loin. Et peut-être s'appelle-t-il le Désir dans la vieille cosmogonie phénicienne ; — et ce désir, comme Elagabalus lui-même, n'est pas simple, puisqu'il résulte du mélange lent et multiplié des principes qui rayonnaient au fond du Souffle du Chaos. De tous ces principes, le Soleil n'est que la figure réduite, un aspect bon seulement pour des adorateurs fatigués et déchus.

Il faut dire que le Souffle qui était dans le Chaos devint amoureux de ses principes ; et que c'est de ce mouvement en avant, de cette sorte d'idée qui élimine les ténèbres, qu'un désir conscient est né. — Et il y a dans le Soleil lui-même des sources vives, une idée de chaos réduit et complètement éliminé.

Or, ce qui dans le corps humain représente la réalité de ce souffle, ce n'est pas la respiration pulmonaire, qui serait à ce souffle ce que le soleil dans son aspect physique est au principe de la reproduction ; mais cette sorte de faim vitale, changeante, opaque, qui parcourt les nerfs de ses décharges, et entre en lutte avec les principes intelligents de la tête. Et ces principes, à leur tour, rechargent le

souffle pulmonaire et lui confèrent tous ses pouvoirs. Nul ne pourra prétendre que les poumons qui redonnent la vie ne soient sous le commandement d'un souffle venu de la tête. Et la tête d'Elagabalus, dieu d'Emèse, a de tout temps beaucoup travaillé.

Mais en 179, lorsque Septime Sévère prend en Syrie le commandement de la 4^e Légion Scythique, il ne reste plus de la haute cosmogonie phénicienne colportée par Sanchoniaton, qu'une pierre noire tombée du ciel : ce monolithe, ce bloc en pointe dont Bassianus s'est constitué le gardien, mais qui est en réalité sous la sauvegarde de ses deux filles, ces deux Syriennes voluptueuses : Julia Domna et Julia Moesa.

Septime Sévère est vieux déjà et fatigué ; les sables du désert ont depuis longtemps brûlé ses semelles et mordu la corne de ses talons. Il a derrière lui deux ou trois veuvage ; mais à peine débarqué, il décide de prendre femme et consulte à cet effet les registres de l'état civil.

Dans ces registres, il trouve la Lune, c'est-à-dire la Pierre de Lune, c'est-à-dire Julia Domna. Or Domna, c'est Diane, Artémis, Ichtar, et c'est aussi Proserpine, la force du féminin noir. Le noir dans la troisième région de la terre. La femme incarnée aux enfers, et qui ne remonte jamais plus haut que les enfers.

Mais Julia Domna a un horoscope qui la destine à être un jour la femme d'un Empereur ; et il décide d'épouser Julia Domna pour son horoscope. Or, la pierre de lune, Julia Domna, l'horoscope, et les oracles hydromantiques devant lesquels se tirent les horoscopes des

empereurs, tout cela marche en même temps. Je veux dire qu'en Syrie, la terre vit, et qu'il y a des pierres qui vivent ; et que Julia Domna a lié partie avec tout cela.

Il y a des pierres noires en forme de verge d'homme, et un sexe de femme ciselé dessous. Et ces pierres sont des vertèbres dans des coins précieux de la terre. Et la pierre noire d'Emèse est la plus grosse de ces vertèbres, la plus pure, et la plus parfaite aussi.

Mais il y a des pierres qui vivent, comme des plantes ou des animaux vivent, et comme on peut dire que le Soleil, avec ses taches qui se déplacent, se gonflent et se dégonflent, bavent les unes sur les autres, rebavent et se redéplacent, — et quand elles se gonflent ou se dégonflent, le font avec rythme et de l'intérieur, — comme on peut dire que le soleil vit. Les taches naissent en lui comme un cancer, comme les bubons effervescent d'une peste. Il y a là dedans de la matière pulvérisée et qui se ramasse, — comme des morceaux de soleil concassés mais noirs. Et, mis en poudre, ils occupent moins de place ; et c'est pourtant le même soleil et la même étendue et quantité de soleil, mais éteint par places, et qui rappelle alors le diamant et le charbon. Et tout cela vit ; et l'on peut dire que DES pierres vivent ; et les pierres de la Syrie vivent, comme des miracles de la nature, car ce sont des pierres lancées par le ciel.

Et il y a beaucoup de miracles et de merveilles de la nature sur le sol volcanique de la Syrie. Ce sol qui semble tapissé et pétri entièrement de pierres ponce, mais où les pierres tombées du ciel vivent de leur vie à elles, et sans se confondre avec la pierre ponce. Et

il y a de merveilleuses légendes sur les pierres de la Syrie.

Témoin ce texte de Photius, historien byzantin de l'époque de Septime Sévère :

« Sévère était un Romain, et père des Romains, conformément à la loi ; c'est lui-même qui dit qu'il avait vu une pierre où l'on observait les figures diverses de la lune, prenant toutes espèces d'apparences, tantôt celle-ci, tantôt celle-là, grossissant et diminuant selon le cours du soleil, et contenant aussi imprimé le soleil lui-même. »

Il faut dire que ce texte de Photius n'est pas lui-même une œuvre originale, mais qu'il est le démarquage d'un livre perdu, qui, à en juger par le nombre des écrivains qui s'y réfèrent, semble avoir constitué pour les anciens une vraie Bible du Merveilleux : la *Vie d'Isidore* par Damascius.

Mais la forme la plus passionnante des pierres syriaques se retrouve dans les Bétyles, les Bétyles noirs, ou Pierres de Bel. Le Cône noir d'Emèse est un Bétyle qui garde son feu et s'apprête à le rendre, car les Bétyles sont sortis du feu. Ils sont comme les étincelles carbonisées du feu céleste. Et creuser leur histoire c'est en revenir à la genèse du monde créé :

« Je vis, dit encore Sévère, un Bétyle mû par l'air, tantôt caché dans des couvertures, mais aussi tantôt porté dans les mains d'un serviteur ; le nom de ce serviteur qui avait soin du Bétyle était Eusébios qui me dit qu'il lui était survenu subitement et d'une manière tout à fait imprévue le violent désir de sortir de la ville d'Emèse,

presque au beau milieu de la nuit et de s'en aller très loin vers cette montagne où était rivé le vieux et magnifique temple d'Athéna ; qu'il était arrivé très vite au pied de la montagne et qu'il s'était assis là pour se reposer de la fatigue de la route et qu'à cet endroit même il avait vu une boule de feu qui tombait du ciel avec une grande vitesse et un lion énorme qui se tenait près de la boule de feu ; que le lion avait tout aussitôt disparu, mais que lui avait couru à la boule de feu déjà éteinte, qu'il l'avait prise et que c'était ce Bétyle, et que l'ayant emporté, il l'interrogea à quel dieu il appartenait ; et que celui-ci répondit qu'il appartenait à Gennaios (ce Gennaios est adoré par les Hiéropolitains qui lui ont érigé dans le temple de Zeus une statue en forme de lion), qu'il l'avait emporté dans sa maison cette nuit même, ayant parcouru une distance qui n'était pas moindre, disait-il, de deux cent dix stades. Eusébios n'était pas le maître des mouvements du Bétyle, mais il était obligé de le prier, de l'implorer ; et l'autre exauçait ses vœux.

« C'était une boule parfaitement sphérique, d'une couleur blanchâtre ; et son diamètre était long d'une palme. Mais elle devenait à certains moments plus grande et plus petite ; dans d'autres moments, elle prenait une couleur purpurine. Et il nous montra des lettres tracées sur la pierre, teintées de la couleur qu'on appelle le minium (ou cinabre). Puis il fixa le Bétyle dans le mur. C'est par ces lettres que le Bétyle donnait à celui qui l'interrogeait la réponse cherchée. Il émettait des voix comme celles d'un léger sifflement qu'Eusébios nous interprétait. »

Dans un autre passage de son livre, ce même Photius, hanté par le merveilleux de ces pierres, éprouve le besoin de revenir sur leur description, et il s'abrite une fois de plus derrière le témoignage de Sévère :

« Sévère racontait, entre autres choses, pendant son séjour à Alexandrie, qu'il avait vu aussi une pierre héliaque, non pas telle que nous en avons vu, mais qui lançait du plus profond de sa masse des rayons d'or formant un disque semblable au soleil placé au centre de la pierre et qui présentait d'abord à la vue une boule de feu. De cette boule jaillissaient des rayons qui allaient jusqu'à sa circonférence, car toute la pierre avait la forme sphérique. Il avait vu aussi une pierre sélénite, non pas de celles où l'on voit apparaître une petite lune, seulement après l'avoir plongée dans l'eau, et qu'on appelle pour cela hydrosélénite, mais une pierre qui, par un mouvement propre, et inhérent à sa nature, tournait lorsque la lune tournait, et de la manière qu'elle tournait, œuvre vraiment merveilleuse de la nature. »

La petite ville d'Apamée sous Emèse se dresse au pied de l'Anti-Liban, dans un paysage de laves mortes et de poussières d'ossements. Son petit temple du soleil-lune possède un oracle hydromantique, oracle qui ne se trompe jamais.

C'est vers lui qu'on aurait pu voir un jour du monde ancien, dans l'aboi de la lumière solaire, toute la famille d'Héliogabale : Bassianus, l'arrière-grand-père, Julia Domna, la grand'tante, Julia Mœsa, la grand'mère, marcher en troupe comme des pèlerins. Bassianus, jaune à crier, s'avance lentement au pas d'un âne ; et ses filles sont devant

lui.

Ils atteignent à midi sonnant, qui est l'heure où l'oracle parle, la seconde enceinte du temple ; et s'approchent du vivier sacré.

La *Vie d'Isidore* par Damascius contient une description de cet oracle qui valut, dit-on, à Julia Domna, la royauté. Et il faut croire que l'oracle ce jour-là fut particulièrement précis et particulièrement consciencieux, puisque c'est d'après lui que fut tiré l'horoscope qui annonça à Julia Domna qu'elle serait reine un jour. Et l'on sait que, trente ans après, Varius Marcellus, père putatif d'Héliogabale, fait dresser en l'honneur de l'oracle une stèle votive qui contient gravé dans la pierre l'horoscope de Julia Domna, à ce moment-là réalisé.

« Ceux qui venaient honorer la déesse (Aphrodite, sortie des eaux), raconte Juvénal d'après le livre perdu, apportaient des présents en or et en argent, des toiles de lin, de byssus et autres matières précieuses, et, si ces présents étaient acceptés, les étoffes aussi bien que les objets pesants allaient au fond. Si, au contraire, ils étaient repoussés et rejetés, on voyait surnager les étoffes et même tout ce qui était fait d'or, d'argent et de matière assez pesante pour ne pas flotter naturellement.

« Des tablettes de bronze oblongues, percées d'un trou, qui permettait de les enfiler dans une cordelette à la façon des sortilèges étrusques, et portant des réponses banales rédigées en latin archaïque sur un rythme approchant de l'hexamètre, nous ont conservé un spécimen de ces talismans ou sortilèges, sur lesquels vivaient les

oracles italiques. »

Parmi les autres miracles et merveilles de la Syrie, dont les historiens rendent témoignage, il y a des apparitions fabuleuses, comme celle d'Apollonius de Tyane devant Antioche ; et celle de cette divinité mystérieuse qui se manifeste devant Emèse peu de temps après la mort d'Héliogabale, comme le raconte Vopiscus dans la *Vie de l'Empereur Aurélien*.

« Devant Emèse, la cavalerie d'Aurélien avait tourné bride quand une divinité qui ne fut connue que plus tard vint encourager nos soldats. L'Impératrice Zénobie prit la fuite, Aurélien entra dans Emèse en triomphateur et sur-le-champ se rendit au Temple d'Héliogabale, voulant s'acquitter envers les dieux. Là, il aperçut encore, et sous la même forme, la divinité qu'il avait vue dans le combat, encourageant l'effort de ses armes.

« De retour à Rome, il fit bâtir en l'honneur du Soleil un temple dont la dédicace fut faite avec la plus grande magnificence.

.....

« Alors parurent à Rome ces robes couvertes de pierreries que nous voyons dans le Temple du Soleil, ces dragons venus de Perse, ces mitres d'or. »

Mais au-dessus de ces légendes et de ces racontars de la terre, qui, symboliques ou non, et comme tous les symboles, cachent et révèlent en clair, mais d'une manière réversible, les plus précises et les

plus indiscutables vérités, il y a les racontars et légendes du ciel. Il y a les Fables Métaphysiques, les Cosmogonies, la Genèse, non pas Biblique, mais Phéacienne, et qui, fausse ou non dans sa rédaction primitive, nous transmet, par le moyen de la stèle de Sanchoniaton, l'esprit profond et les préoccupations limoneuses (je veux dire qui touchent à l'antique limon) des premiers mercantis issus de la couleur rouge, rouge-jaune comme les menstrues. Ces menstrues rouges-jaunes qui sont la couleur et le drapeau des Phéaciens retracent le souvenir de la plus terrible des guerres. Rouge-jaune, l'étendard de la femme, contre blanc-sperme, l'étendard du sexe masculin. Je reviendrai, à propos des principes, sur cette guerre qui oppose sans trêve possible le féminin au masculin. Pour l'instant, je ne veux m'attarder qu'à une guerre de merveilles, d'anomalies naturelles, de spectacles rituels splendides, où l'homme et la femme se mêlent par l'or et par la lune sur le manteau du prêtre officiant.

En Syrie, les temples sont des résonateurs de merveilles réelles, de magie extériorisée. Et un nombre considérable de temples qui ne semblent mis là que pour illustrer cette guerre, ces rites, ces anomalies, rivalisent de splendeur sur toute l'étendue de la Syrie, les uns consacrés au soleil, les autres à la lune, sans que l'on sache jamais très bien qui est la femelle, qui est le mâle, et si c'est le mâle qui a produit la femelle ou inversement. Il y a le temple du soleil à Emèse, qui semble avoir la primauté sur les autres temples du soleil mâle, comme s'il y avait plusieurs soleils dont chacun pris en particulier est le double de tous les autres, et comme la lune est le double femelle d'un dieu unique et masculin ; et le temple du soleil-lune à Apamée

tout pavé de pierres de lune ; et celui de la lune à Hiérapolis près d'Emèse qui, extérieurement consacré à la femme, comporte un trône rabougri et diminué pour le mâle, qu'on ne montre plus qu'une fois dans l'année et sous la figure d'Apollon. Apollon, c'est-à-dire le soleil en mouvement et qui court, le soleil libéré d'une partie de lui-même, la plus haute, et considéré dans sa force mouvante, le soleil descendu de son trône, et qui accepte de se mettre à l'œuvre, qui n'est plus roi, puisqu'il n'est pas assis, qu'il n'est pas immobile et qu'il travaille, et qui est devenu le fils du roi, comme le christ est fils de Dieu.

Lucien, auteur grec du XII^e siècle après Jésus-christ, raconte une visite qu'il a faite au temple d'Astarté à Hiérapolis.

Mais on chercherait en vain dans son récit une précision sur les rites qui s'y pratiquent. Rien ne semble l'avoir frappé en dehors d'un pittoresque tout extérieur :

« Le temple renferme des objets précieux, d'antiques offrandes, une foule d'objets merveilleux, des statues vénérées et des dieux toujours présents. En effet, les statues y suent, se meuvent et rendent des oracles. »

Car si les pierres rendent des sons, si elles volent, si elles ont un souffle, une respiration qui leur appartient, les statues aussi ont un souffle qui est sans doute l'esprit du dieu.

« Souvent, dit Lucien, une voix se fait entendre dans le sanctuaire, le temple fermé. Beaucoup l'ont entendue. »

Il faut croire que le temple ouvert, la supercherie devenait impossible. Il y aura toujours des truqueurs à côté des initiés.

« J'ai vu, continue Lucien, le trésor secret du temple, où sont conservées les reliques, les richesses nombreuses : étoffes, objets en or et en argent rangés séparément.

« Le temple contient en outre des cornes d'éléphants, des poteries, des tissus éthiopiens ; dans le vestibule on voit deux énormes phallus. On peut aussi voir dans l'enceinte du temple un petit homme d'airain assis et qui est muni d'un énorme membre.

« L'emplacement même où on a bâti le temple d'Hiérapolis est une colline située au milieu de la ville. Il est entouré de deux murailles. L'une de ces murailles est ancienne, l'autre n'est pas de beaucoup antérieure à notre époque. Les propylées sont d'une étendue d'environ cent brasses (cent soixante mètres). Sous ces propylées sont placés des phallus hauts de trente brasses (quarante-huit mètres). Sur l'un de ces phallus, un homme monte deux fois par an et demeure au haut du phallus pendant sept jours. La raison de cette ascension, la voici : le peuple est persuadé que cet homme, de cet endroit élevé, converse avec les dieux, leur demande la prospérité de toute la Syrie, et que ceux-ci entendent de plus près sa prière. D'autres pensent que cela se pratique en l'honneur de Deucalion et, comme souvenir de ce triste événement, lorsque les hommes fuyaient sur les montagnes par crainte de l'inondation. (Le temple d'Hiérapolis contenait un trou par lequel on disait que l'eau du déluge s'était écoulée.) Pour monter sur le phallus, l'homme passe une grosse chaîne autour du phallus et de

son corps, puis il monte au moyen de morceaux de bois qui font saillie sur le phallus et assez larges pour qu'il y pose le pied. A mesure qu'il s'élève, il soulève la chaîne avec lui comme les conducteurs de chars soulèvent les rênes. Si l'on n'a jamais vu cela, on a certainement vu monter à des palmiers soit en Arabie, soit en Egypte ou ailleurs, on comprend alors ce que je veux dire. Parvenu au terme de sa route, notre homme lâche une autre chaîne qu'il porte sur lui et, par le moyen de cette chaîne, qui est fort longue, il tire à lui tout ce dont il a besoin : bois, vêtements, ustensiles. Il s'arrange avec tout cela une demeure, une espèce de nid, s'y assied et y séjourne le temps dont j'ai parlé. La foule qui arrive lui apporte les uns de l'or, les autres de l'argent, d'autres du cuivre ; on dépose ces offrandes devant lui et on se retire en disant chacun son nom.

« Un autre prêtre est là, debout, qui lui répète les noms ; et lorsqu'il les a entendus, il fait une prière pour chacun. En priant, il frappe sur un instrument d'airain qui rend un son bruyant et criard.

« L'homme ne dort point. S'il se laisse aller au sommeil, on dit qu'un scorpion monterait jusqu'à lui et le réveillerait par une piqûre douloureuse. Telle est la punition attachée à son sommeil. Ce qu'on dit là du scorpion est saint et divin.

« Le temple regarde le soleil levant. Par sa forme et sa structure il ressemble aux temples construits en Ionie. »

C'est ici que l'on sent la femme. Si au lieu de nous donner une description extérieure du temple d'Hiéropolis, et jamais sa description

n'est plus extérieure que quand il fait mine de violer ses entrailles, de s'introduire dans ses secrets, Lucien avait eu la moindre curiosité pour les principes, il aurait recherché sur les colonnades du temple l'origine extra-humaine des sexes pétrifiés de femelle qui en forment l'ornementation. C'est le principe même de l'architecture d'Ionie.

Mais revenons-en à sa description documentaire.

Cette description a l'avantage de fixer un certain nombre de détails concrets, bien que superficiels, et elle précise ce goût inné du décorum, cet amour des prestiges, vrais ou faux, chez un peuple où le théâtre n'était pas sur la scène, mais dans la vie.

« Une base haute de deux brasses s'élève de terre. C'est sur cette base que le temple est assis. En y entrant on est saisi d'admiration : les portes sont d'or, à l'intérieur l'or brille de toutes parts, il éclate sur toute la voûte. On y sent une odeur suave, pareille à celle dont on dit que l'Arabie est parfumée. Du plus loin qu'on arrive, on respire cette senteur délicieuse, et quand on en sort, elle ne vous quitte pas, elle pénètre profondément les habits et vous en gardez toujours le souvenir. Au dedans, dans une enceinte reculée sont placées les statues de Jupiter et de Junon, auxquelles les habitants de la ville donnent un nom aux consonances prises dans leur langage à eux. Ces deux statues sont d'or et assises : Junon sur des lions, Jupiter sur des taureaux. La statue de Junon tient un sceptre d'une main, de l'autre une quenouille, sa tête couronnée de rayons porte une tour et est ceinte du diadème dont on ne décore d'ordinaire que le front d'Uranie. Ses vêtements sont couverts d'or, de pierres infiniment précieuses, les

unes blanches, les autres couleur d'eau, un grand nombre couleur de feu ; ce sont des sardoines onyx, des hyacinthes égyptiennes, des émeraudes que lui apportent les Indiens, les Mèdes, les Arméniens, les Babyloniens.

« La statue porte sur la tête un diamant appelé Lampe. Il jette durant la nuit une lueur si vive que le temple en est éclairé comme par des flambeaux ; dans le jour cette clarté est beaucoup plus faible : la pierre conserve pourtant une partie de ses feux. Il y a encore dans cette statue une autre merveille ; si vous la regardez de face, elle vous regarde, si vous vous éloignez, son regard vous suit. Si une autre personne fait la même expérience d'un autre côté, la statue ne manque pas de faire de même.

« Entre ces deux statues, on en voit une troisième également d'or, mais qui n'a rien de semblable aux deux autres. C'est le Séméion : elle porte sur la tête une colombe d'or.

« Quand on entre dans le temple à gauche, on trouve un trône réservé au Soleil, mais la figure de ce dieu n'y est pas, le Soleil et la Lune sont les deux seules divinités dont ils ne montrent pas les images, ils disent qu'il est inutile de faire des statues de divinités qui se montrent chaque jour dans le ciel. »

Le culte de Baal à Emèse représenté par la vigoureuse verge d'Elagabal, dieu noir, faisait pendant, par ses rites complexes et surchargés, au culte de Tanit-Astarté, la lune, qui, à quelques kilomètres de là, sévissait dans les profondeurs fraîches du temple

d'Hiérapolis. C'est là, dans ce temple consacré au vagin de la femme, à son sexe divinisé, qu'un Apollon, transpirant et barbu, était sorti aux principales fêtes et consacrait ses oracles à la voix du grand prêtre en avançant ou en reculant sur les épaules de ses porteurs. Cet Apollon tout en or avec, sous le menton, un implanté de gros crins noirs, arrive à dos d'hommes, soutenu par une bonne douzaine de porteurs titubants et qui parviennent à peine à supporter sa masse. La foule s'incline. L'encens monte, a l'air de fuser par tous les orifices. Au fond du temple, le grand prêtre attend le dieu, — lui-même badigeonné d'insignes, surchargé de pierreries, d'oripeaux, de plumages, droit, frêle, aérien comme un battant de cloche, suant d'or. Dans le silence soudainement tombé, on entend des pas, des voix, des allées et venues de toutes sortes dans les chambres souterraines de l'édifice ; tout cela formant comme des tranches, des étages superposés de chuchotements et de bruits. Sous le sol, le temple descend en spirales vers les profondeurs ; les chambres des rites s'entassent, se succèdent verticalement ; c'est que le temple est comme un vaste théâtre où tout serait vrai.

Au moment de l'apparition du dieu, du dieu ivre qui fait tituber ses gardes, le temple vibre, en harmonie avec les tourbillons stratifiés des sous-sols, connus et repérés depuis la plus haute antiquité. Dans les chambres des rites, et jusqu'à plusieurs centaines de mètres au-dessous du niveau du sol, les veilleurs se passent le mot, donnent de la voix, heurtent des gongs, font gémir des trompes dont les voûtes se renvoient les échos.

Sur l'aile des cris, sur les nuages roulants de l'encens et des bruits, pareils à des masses mouvantes de fumée, le grand prêtre interroge l'oracle, le sonde, l'invoque à grands cris et rythmiquement. On voit alors le dieu-fou, dont la barbe fait un grand trou noir au milieu de l'or où il est tout entier noyé, on voit le dieu s'agiter, écumer, comme pris de rage ou bouleversé par l'inspiration.

Si l'oracle est favorable, si la réponse de l'oracle est

« *oui* »,

le dieu pousse ses porteurs en avant.

Si l'oracle est défavorable, si la réponse de l'oracle est

« *non* »,

le dieu tire ses porteurs en arrière.

Lucien lui-même prétend l'avoir vu un jour, ce dieu, las des questions qu'on lui posait, se libérer de l'étreinte de ses gardes, et s'envoler d'un trait vers le ciel. On voit d'ici la foule, prise d'une sorte de religieuse terreur, se ruer hors du temple, piétiner sur le parvis, se heurter et tourbillonner autour des deux grands phallus hauts comme des pylônes, et momentanément inutilisés, avec leurs quelque cent coudées de haut.

Tout ceci rend à peine compte d'un certain aspect extérieur de la religion d'Astarté, la lune, bizarrement mêlée aux rites d'Apollon, le soleil barbu. Mais il faut insister sur la présence de ces deux pylônes,

qui se dressaient l'un derrière l'autre dans l'alignement intérieur du temple. Ces deux pylônes, représentant des phallus, se dressent dans l'axe même du soleil, de façon à former, avec le point où le soleil se lève à une certaine époque de l'année, une sorte de ligne idéale dans laquelle le temple est pris, et qui fait que l'ombre de la première colonne, la colonne la plus rapprochée du temple, se confond exactement avec l'ombre de l'autre.

C'est là le signe d'un intense débordement de sexes, auquel tout ce qui est spécialement religieux dans le royaume, et même ce qui ne l'est pas, n'aurait garde de ne pas se mêler. Mais ce qui est pour les Galles une invite à mutilation est, pour la majeure partie du peuple, une invite à fornication. Pendant que les nouvelles vierges sacrifient sur l'autel de la lune leur virginité fraîchement acquise, leurs saintes mères, sorties pour un jour du gynécée familial, se livrent aux égoutiers du temple, aux gardiens des écluses sacrées, qui, émergeant pour un jour aussi de leurs ténèbres, viennent offrir leur sexe mâle aux rayons du soleil extérieur.

De ces Galles qui jettent leur membre en courant, qui perdent leur sang en abondance sur les autels du dieu pythique, des femmes deviennent amoureuses soudainement. Et les maris, les amants de ces femmes respectent ces amours sacrées.

Ces explosions amoureuses ne durent qu'un temps. Les femmes quittent bientôt les cadavres de ces hommes recouverts de robes féminines, qu'ils ont reçues dans leur course mortelle.

Ceci dit, il faut reconnaître que la Syrie qui brouille les temples, qui a oublié la guerre que la femelle et le mâle se sont faite autrefois dans le chaos, et les guerres que les Pheaci ou Phéniciens, qui ne sont pas des Sémites, ont faites dans d'autres temps aux Sémites, non pas pour une idée de mâle et de femelle, mais de masculin et de féminin, la Syrie qui a réconcilié dans ses temples ces deux principes et leurs multiples incarnations, a tout de même le sentiment d'une certaine magie naturelle : elle croit aux prodiges, et les recherche ; mais, par-dessus tout, elle conserve une idée de la magie qui n'est pas naturelle : elle croit à des zones d'esprit, à des lignes mystiques d'influences, à une sorte de magnétisme errant, et qui prend forme, et qu'elle exprime par des figures sur ses cartes du ciel Barbare, qui n'ont rien à voir avec des cartes d'astronomie.

Une femme, seule de son espèce dans l'Histoire, a été l'incarnation de cette magie et de ces guerres : Julia Domna.

Au confluent du réel et de l'irréel, elle élève ses vues grandioses qu'alimente par en dessous la respiration des pierres parlantes, et à qui le merveilleux sert en même temps de décor et de miroir.

Julia Domna, qui a fait la guerre, qui a allumé et suscité des guerres pour servir ses ambitions de femme et ses idées de domination, est également responsable de cette accumulation de merveilles qui remplissent la *Vie d'Apollonius de Tyane* écrite par Philostrate ; Apollonius de Tyane, le blanc, qui recharge la spiritualité de la terre avec des signes faits dans les tombeaux.

Je pardonne à Julia Domna son mariage avec cette espèce de fou romain, dénommé Septime Sévère ; et je lui pardonne ses fils, encore plus fous et plus criminels que leur père, pour la *Vie d'Apollonius de Tyane* écrite sur son ordre, et où je prends tout dans son sens littéral.

D'ailleurs, sans Julia Domna, il n'y aurait pas eu d'Héliogabale, mais je crois que sans cet alliage pédérastique de la royauté et du sacerdoce, où la femme vise à être mâle, et le mâle à se prêter des allures de féminin, la féminité royale de Julia Domna, infusée de merveilleux et d'intelligence, n'aurait jamais pensé à briller sur le trône de l'empire romain. Il y a fallu des circonstances extérieures, et qu'elle soit une maîtresse femme. Tout cela réuni fait un monstre qui pousse un empereur à la guerre, mais qui, une fois écartée de la guerre, suscite des poètes autour d'elle, comme elle susciterait des guérisseurs et des sorciers. Tous ses amants sont des gens qui servent, qui servent à quelque chose, et qui lui servent. Elle mêle le sexe et l'esprit, et jamais l'esprit sans le sexe, mais jamais non plus le sexe dépourvu d'esprit. En Syrie, et encore jeune fille, elle couche à droite et à gauche, mais toujours avec des médecins, des politiques, des poètes. Elle se donne à des gens qui sont dans sa ligne à elle, sans s'occuper de leur ligne à eux. Etre reine d'abord : ses couchages la conduisent à la royauté. Et il faut croire qu'à Septime Sévère elle a dû tenir la dragée haute, en 179, quand il venait prendre en Syrie le commandement de la 4^e Légion Scythique, et cela jusqu'à son mariage, un peu plus tard Et même après.

Elle dépense sans compter ; et ne sait pas comme Julia Moesa

ourdir une subtile intrigue, mais elle prépare de grands plans. L'ambition par-dessus tout et la force. L'ambition jusque dans le sang, et même une fois au-dessus du sang. Que ses deux fils s'entre-tuent sous elle, elle laisse le mort pour le vivant, parce que le vivant s'appelle Caracalla, et qu'il règne. Et parce qu'elle domine Caracalla avec sa tête et qu'elle garde le trône, tandis qu'elle l'envoie guerroyer au loin.

Un historien latin, Dion Cassius, raconte que Julia Domna couche avec Caracalla dans le sang de son fils Geta, assassiné par Caracalla. Mais Julia Domna n'a jamais couché qu'avec la royauté, celle du soleil d'abord, dont elle est la fille ; celle de Rome ensuite, qu'elle recouvre comme un cheval couvre une jument.

Pourtant, cette force ne va pas sans mollesse. On s'amuse ferme à la cour de Julia Domna, depuis que sous les auspices de Julia Moësa, sa sœur, et des filles de celle-ci, elle est parvenue à implanter à Rome les habitudes de la Syrie.

Le sperme coule à flots peut-être, mais c'est un fleuve intelligent, que ce fleuve de sperme qui coule et qui sait qu'il ne se perd pas.

Car la mollesse, ici, n'est que l'écume de la force : une crête qui tremble au vent.

Rien n'abat cette femme extraordinaire. Quand la guerre s'en va, la poésie rentre. Et pendant ce temps, sa sœur est là sous sa coupe, et avec elle ses filles par qui se perpétuera la race du Soleil.

Héliogabale naît à Antioche, en l'an 204, pendant le règne de Caracalla.

Et Caracalla, Mœsa, Domna, Soëmia, la mère d'Héliogabale, alors veuve de Varius Antoninus Macrinus, et Mammœa, mère d'Alexandre Sévère et veuve de Gessius Marcianus, curateur du blé ou des eaux, tout cela couche ensemble, se démène, banquette, et excite autour de soi les transes des fakirs syriens.

Puis arrive au loin près d'un temple de la lune mâle, du dieu Lunus, l'assassinat de Caracalla, tandis qu'il est descendu de cheval et qu'il pisse.

Et Macrin, le nouvel empereur, s'installe sur le trône de Rome, sans jamais plus revenir à Rome, s'imaginant tout gouverner du fond de la Syrie où il se trouve, là-bas, et où il a perpétré l'assassinat de Caracalla.

C'en est peut-être fait alors de la royauté de Julia Domna. Toutefois Macrin la laisse où elle est : il la respecte ; — et Julia Domna n'en revient pas. Cependant elle n'est plus vraiment reine. Elle conserve le titre, les honneurs, l'escorte (la force armée ça compte), et surtout le trésor d'une reine (le trésor c'est le plus important) ; mais elle n'a plus part au gouvernement de l'empire, et elle complot, en douce, pour reprendre ce gouvernement.

Macrin apprend tout cela, et il rappelle en Syrie d'abord Julia Domna, Julia Mœsa, Julia Soëmia et Julia Mammœa, et, en plus, le petit Varius Antoninus, de la famille des Bassiens d'Emèse, que nous

appellerons Héliogabale, bien qu'il n'en ait pas encore reçu le nom.

La mère d'Héliogabale se trouvait à Rome, au moment où elle le conçut, et par conséquent Caracalla a pu être son père, bien qu'il n'ait eu à l'époque que quatorze ans. Mais pourquoi un Romain de quatorze ans, fils de Syrienne, ne réussirait-il pas à faire un enfant à une Syrienne de dix-huit ans ? Ce n'est pas à Rome qu'Héliogabale est né, mais, par hasard, à Antioche, au cours d'une de ces navettes mystérieuses que la famille des Bassiens faisait de la cour de Rome au temple d'Emèse, en passant par la capitale militaire de la Syrie.

De retour en Syrie, Julia Domna qui a toujours aimé la royauté par-dessus tout, chez qui l'amour au fond n'a pas compté (et la poésie d'Apollonius de Tyane et de quelques autres a toujours été pour elle la forme la plus haute de royauté), Julia Domna qui ne peut supporter d'avoir perdu la couronne, décide de se laisser mourir de faim ; et elle le fait.

Voici réinstallées en Syrie Julia Mœsa et sa portée.

Nous sommes en l'an du Christ 211.

Héliogabale peut avoir sept ans, et depuis deux ans déjà il a été fait prêtre du soleil. Mais autour du petit royaume d'Emath sur lequel règne Héliogabale, il y a la Syrie désertique et blanche, dont il serait tout de même important de savoir ce qu'elle devient.

Au point de vue militaire, elle est calme. Au point de vue physique et géographique, elle est à peu près identique à ce qu'elle est

aujourd'hui. Aujourd'hui l'Oronte, qui baignait les murs du temple d'Emèse par une sorte de bras détourné, a cessé de les baigner. Antioche s'appelle Antioche et Emèse s'appelle Homs. Du temple du Soleil, il ne reste plus rien, à croire qu'il a disparu sous terre. Il a vraiment disparu sous terre, puisqu'il est encore là, qu'on a construit une mosquée à un demi-stade à sa droite, en regardant vers le couchant ; mais qu'une simple place pavée recouvre ses fondations fabuleuses, où personne jamais n'a eu l'idée d'aller creuser.

Pour la ville d'Homs, elle pue comme puait Emèse, car l'amour, la viande et la merde, tout s'y fait en plein vent. Et les pâtisseries près des latrines, comme les boucheries rituelles auprès des autres boucheries. Tout cela crie, débonde, fait l'amour, jette le venin et le sperme, comme nous autres nous jetons nos crachats. Dans les ruelles, à grands pas rythmés et semblables à ceux que devaient faire les grandes statues d'Assuérus, des marchands psalmodient dans Homs comme ils psalmodiaient dans Emèse, devant leurs boutiques semblables à de véritables mises à l'encan.

Ils ont ces robes longues que l'on voit dans les Evangiles, et ils se démènent dans les odeurs affreuses, tels des baladins ou des pitres orientaux. Et devant eux, mais en 211, une foule passe, mêlée d'esclaves et d'aristocrates, et au-dessus d'eux, sur les hauteurs de la ville, rayonnent les murailles brûlantes du temple millénaire du Soleil.

Sortis des ruelles marchandes où, parmi les détritrus d'aliments, pourrissent de gros rats d'égout, approchons-nous du temple lui-même dont la splendeur secrète a fait rêver une partie de l'antiquité. A un

demî-stade du temple, les odeurs cessent, le silence se fait. Un vide gorgé de soleil sépare le temple de la ville basse, car le temple du Soleil à Emèse, comme à peu près tous les temples syriaques, domine sur un monticule surélevé. Ce monticule est fait des entrailles d'autres temples, de débris de palais, et des vestiges d'antiques convulsions terrestres, qui, si on voulait en déterminer l'origine, nous ramèneraient à un Déluge beaucoup plus reculé que celui de Deucalion. Une enceinte basse, de torchis rose, ferme le temple à la crête du monticule, suivie, à une distance de la largeur de la place de la Concorde, d'une seconde enceinte de pierres rares, recouvertes d'un glacié de mica brillant. Ouverte la porte de la seconde enceinte, les bruits sacrés, les bruits intérieurs commencent, et s'offre à l'œil un spectacle déconcertant.

Le temple est là, avec son aigle aux ailes ouvertes, et qui garde le Phallus sacré. De grandes ondes de lueurs argentifères frémissent sur ses parois de marbre, rappelant à l'esprit les cris multiples que, durant le cours des grandes fêtes solaires, semble pousser l'Apollon Pythien. Et, autour du temple, en multitudes, sortant de grandes bouches d'égout noires, les serviteurs rituels défilent, comme nés des sueurs du sol. Car, dans le temple d'Emèse, l'entrée de service est sous la terre, et rien ne doit troubler le vide qui borde le temple au delà de l'enceinte la plus reculée. Un fleuve d'hommes, d'animaux, d'objets, de matériaux, de victuailles, naît en plusieurs coins de la ville marchande, et converge vers les souterrains du temple, créant autour de ses chambres alimentaires comme la trame d'une immense toile d'araignée.

Cet entrecroisement mystérieux d'hommes, de bêtes vivantes ou écorchées, de métaux portés par des sortes de petits cyclopes qui ne verront le jour qu'une fois l'an, d'aliments, d'objets fabriqués, crée à certaines heures du jour un paroxysme, des nœuds de criailleries et de bruits, mais on peut dire qu'il n'arrête jamais.

Sous terre, les bouchers, les convoyeurs, les charretiers, les distributeurs, qui sortent du temple par ses dessous et furettent dans la ville tout le long du jour, pour donner au dieu rapace ses quatre parts quotidiennes d'aliments, se croisent avec les sacrificateurs, ivres de sang, d'encens et d'or fondu, avec les fondeurs, avec les hérauts des heures, avec les marteleurs des métaux, cloués dans leurs chambres basses pendant tous les jours de l'an, et qui n'en sortent qu'au jour fatidique des Jeux Pythiques, appelés aussi Hélie Pythia.

C'est qu'autour des quatre grands repas rituels du dieu solaire, tourne un peuple de prêtres, d'esclaves, de hérauts, de desservants. Et que ces repas eux-mêmes ne sont pas simples, mais qu'à chaque geste, à chaque rite, à chaque manipulation sanglante, à chaque couteau trempé dans un acide et essuyé, à chaque vêtement nouveau que Bassianus enlève ou revêt, à chaque bruit frappé, à chaque mélange brusqué d'or, d'argent, d'amiante ou d'électrum, à chaque gond qu'on roule et qui traverse les souterrains rayonnants avec le bruit de la Roue Cosmique, répond un envol d'idées sombres et torturées, d'idées amoureuses de formes et qui brûlent de se réincarner.

Une masse d'or jetée dans un gouffre alimenté par des cyclopes, à l'instant précis où le Grand Sacrificateur ravage frénétiquement la

gorge d'un grand vautour, et en boit le sang, répond à une idée de la transmutation alchimique des sentiments en formes et des formes en sentiments, sur le rite passé par les prêtres égyptiens.

Mais à cette idée du sang versé et de la transmutation matérielle des formes, répond une idée de la purification. Il s'agit d'isoler le gain obtenu de tout sentiment de jouissance immédiate et personnelle pour le prêtre ; et que cet éclat, cette explosion de frénésie rapide puissent retourner, sans surcharge de matière, au principe dont ils sont issus.

De là ces chambres innombrables consacrées à une action ou même à un simple geste, et dont les souterrains du temple, ses entrailles grouillantes, étaient comme farcis. Le rite de l'ablution, le rite de l'abandon, du détournement, du dépouillement ; le rite de la nudité complète et dans tous les sens ; le rite de la force corrosive et du bondissement imprévu du soleil correspondant à l'apparition du sanglier sauvage ; le rite de la rage du loup alpestre et celui de l'obstination du bélier ; le rite de l'émanation des chaleurs tièdes et celui du grand crépitement solaire à l'époque où le principe mâle marque sa victoire sur le serpent ; tous ces rites, à travers dix mille chambres, se répondent journallement, ou de mois en mois, et de couple d'ans en couple d'ans, — ils se répondent d'une robe à un geste, et d'un pas à un jet de sang.

Car, ce qui de la religion du soleil telle qu'elle se pratiquait à Emèse, est passé à l'extérieur, et que le gros du peuple voyait, n'en est que la partie édulcorée et réduite, et dont seuls les prêtres du Dieu Pythique pourraient révéler la torturante et abominable inspiration.

Si un phallus tournant, et vêtu de robes multiples, marque ce que le culte du soleil a de noir, les étages bruyants qui conduisent l'idée du soleil sous la terre, réalisent d'une manière physique, par leurs pièges et leurs charmes coupants, un monde d'idées infiniment sombres, et dont les ordinaires histoires de sexes ne sont que le revêtement.

Ces idées qui fixent le culte du soleil, tel qu'il se pratiquait à Emèse, touchent à la méchanceté cosmique d'un principe, auquel l'erreur, périodiquement commise par les peuples, a été de fournir une détestable issue dans les choses, en le vénérant dans ce qu'il a de noir.

Le triangle renversé que font les cuisses, quand le ventre s'enfonce au milieu d'elles comme un coin, reproduit le cône obscur de l'Erèbe, dans l'espace maléfique duquel les adorateurs du phallus solaire, qui donnent en cela la main aux dévorateurs des menstrues lunaires, introduisent leurs exaltations.

Ce n'est donc pas le coït, mais la mort, et la mort dans la lumière désespérante, dans la chute d'une partie de Dieu, dont toutes ces religions initiatiques révèlent la figure impuissante, impuissante à la fois et méchante, comme un or qui, pour montrer sa souveraineté dans le domaine de la réalisation basse, verrait une partie de lui-même se détacher avec le poids du plomb.

Et tout ceci, qui révèle le caractère affreux d'une religion pourtant monothéiste, prouve que Dieu lui-même ne devient que ce qu'on le fait.

Là où les pyramides d'Egypte, avec leurs triangles maçonnés, sont

un appel à la lumière blanche, il faut rêver au centre souterrain du temple d'Emèse, une sorte de filtre triangulaire, un filtre pour le sang humain.

Le sang des sacrifices d'en haut, ne peut se perdre dans les égouts ordinaires ; il ne doit pas, mêlé aux ordinaires déjections humaines : urine, sueur, sperme, crachats ou excréments, retrouver les eaux primitives de la mer. Et il y a, sous le temple d'Emèse, un système d'égouts spéciaux, où le sang de l'homme rejoint le plasma de certains animaux.

Par ces égouts, en forme de vrille ardente, dont le cercle se rétrécit à mesure qu'ils avancent dans les profondeurs du sol, ce sang d'êtres sacrifiés avec les rites voulus va retrouver des coins sacrés de la terre, il touche aux primitifs filons géologiques, aux tressaillements figés du chaos. Ce sang pur, ce sang allégé et subtilisé par les rites, et rendu agréable au dieu d'en bas, asperge les dieux grondants de l'Erèbe, dont le souffle finit de le purifier.

Or, de la pointe de son phallus à l'ultime circuit de ses égouts solaires, le temple, avec les protubérances de ses niches, de ses fontaines, de ses bas-reliefs, de ses pierres vibrantes plantées comme des clous dans les murs, est tout entier compris dans une sorte d'immense cercle, qui répond au cercle spasmodique du ciel.

C'est là, au centre de ce cercle illusoire, et comme au point vivant d'une toile à la minute où l'araignée s'y tient, que se trouve la chambre au filtre semblable à un triangle renversé. Et la pointe creuse

du filtre répond en sens inverse à la pointe du phallus d'en haut.

Dans cette chambre close, seul le grand prêtre est descendu à bout de corde, comme un seau dans les profondeurs d'un puits.

On l'y descend une fois l'an, à minuit, dans un accompagnement de rites étranges où le sexe physique de l'homme prend une importance démesurée.

Ce triangle avait sur ses bords une sorte de chemin de ronde fermé par un épais garde-fou. Et, sur ce chemin, ouvraient d'autres chambres, sans issue vers la lumière extérieure, mais où pendant sept jours, dans une période qui correspond aux Saturnales Grecques ou Romaines, s'accomplissaient d'atroces tueries.

J'en reviens maintenant à Héliogabale qui est jeune et qui s'amuse. — De temps en temps on l'habille. On le jette sur les marches du temple, on lui fait accomplir des rites que sa cervelle ne comprend pas.

Il officie avec six cents amulettes qui créent des zones sur son corps. Il tourne autour des autels consacrés aux dieux et aux déesses ; il se pénètre de rythmes, de chants, d'odeurs et d'idées multiples ; — et le jour vient où tout cela se ramasse, où le sang du soleil monte en rosée dans sa tête, et chaque goutte de rosée solaire devient une énergie et une idée.

Il est trop facile de dire que c'est Julia Moesa, la souris ou le soufre, qui a conduit toute l'intrigue destinée à mettre Héliogabale sur

le trône des Césars romains. Tous ceux qui ont réussi dans la vie et qui ont fait parler d'eux, c'est qu'ils avaient, eux aussi, quelque chose ; et ceux qui, comme Héliogabale, sont parvenus à offusquer l'Histoire, c'est qu'ils avaient des qualités qui auraient pu changer le cours de l'Histoire si les circonstances avaient été pour eux.

Julia Mœsa a cette supériorité sur Domna, sa sœur, qu'elle n'a jamais rien cherché pour elle-même, qu'elle n'a jamais confondu ni la royauté romaine, ni la royauté solaire des Bassiens avec sa petite personne, et qu'elle a su se dépersonnaliser.

Renvoyée à Emèse par Macrin, elle y transporte et le trésor de l'empire ramassé par Julia Domna, et le trésor du sacerdoce syriaque qui moisissait quelque part à Antioche ; et elle enferme tout cela à l'intérieur de l'enceinte du temple, considéré par tous comme inviolable et comme sacré.

Souris, elle fait son travail de souris qui tourne sans arrêt autour des choses. Elle dope, elle nourrit par-dessous la gloire d'Héliogabale, elle la nourrit de toutes parts et par tous les moyens possibles. Et elle n'y regarde pas à la qualité de ces moyens.

A ce piédestal qu'elle met sous la statue sacrée du petit prince, la beauté d'Héliogabale a sa part, mais aussi l'intelligence surprenante d'Héliogabale, et son précoce développement.

Héliogabale a eu de bonne heure le sens de l'unité, qui est à la base de tous les mythes et de tous les noms ; et sa décision de s'appeler Elagabalus, et l'acharnement qu'il mit à faire oublier sa

famille et son nom, et à s'identifier avec le dieu qui les couvre, est une première preuve de son monothéisme magique, qui n'est pas seulement du verbe, mais de l'action.

Ce monothéisme, ensuite, il l'introduit dans les œuvres. Et c'est ce monothéisme, cette unité de tout qui gêne le caprice et la multiplicité des choses, que j'appelle, moi, de l'anarchie.

Avoir le sens de l'unité profonde des choses, c'est avoir le sens de l'anarchie, — et de l'effort à faire pour réduire les choses en les ramenant à l'unité. Qui a le sens de l'unité a le sens de la multiplicité des choses, de cette poussière d'aspects par lesquels il faut passer pour les réduire et les détruire.

Et Héliogabale, en tant que roi, se trouve à la meilleure place possible pour réduire la multiplicité humaine, et la ramener par le sang, la cruauté, la guerre, jusqu'au sentiment de l'unité.

II — La guerre des principes

A prendre la Syrie d'aujourd'hui, avec ses montagnes, sa mer, son fleuve, ses villes et ses cris, il semble que quelque chose d'essentiel y manque ; mais comme le pus grouillant et plein de vie manque à l'abcès qu'on a vidé. Quelque chose d'affreux, de plein, de dur, et si l'on veut d'abominable, a quitté d'un coup, brutalement, comme une poche d'air se vide, comme le « Fiat » tonnant de Dieu volatilise ses tourbillons, comme une spirale de vapeurs se dissipe dans les rayons du soleil traître, a quitté l'air du ciel et les murailles cariées des villes, quelque chose qu'on ne reverra plus.

Là où, au moment de la mort, la religion d'Ichtus, le Poisson perfide, signe avec des croix son passage sur les parties coupables du corps, la religion d'Elagabalus exalte la dangereuse action du membre sombre, de l'organe de la reproduction.

Entre le cri du Galle qui se châtre et court dans la ville en brandissant son sexe, bien rigide et sectionné droit, et l'aboi de l'oracle qui brame sur le bord des viviers sacrés, naît une harmonie envoûtante et grave, à base de mysticité. Non pas un accord de sons, mais un accord pétrifiant de choses et qui montre qu'en Syrie, un peu avant l'apparition d'Héliogabale et jusqu'à quelques siècles après lui, jusqu'à la crucifixion, sur le fronton du temple de Palmyre, de Valérien, l'Empereur romain, au cadavre badigeonné de rouge, le culte noir ne redoutait pas de montrer ses charmes au soleil mâle, d'en faire le complice de sa triste efficacité.

Qu'est-ce à dire et en quoi consiste finalement cette religion du Soleil à Emèse, pour la diffusion de laquelle Héliogabale, après tout, a donné sa vie.

Ce n'est pas assez que les ruines du désert sentent encore l'homme, qu'un souffle menstruel y coure dans les tourbillons masculins du ciel ; ce n'est pas assez que l'éternel combat de l'homme et de la femme passe par les canaux ravinés des pierres, par les colonnes surchauffées de l'air.

Le stupéfiant colloque magique qui oppose le ciel à la terre et la lune au soleil, et que la religion d'Ichtus, le Poisson, a détruit, s'il ne s'exerce plus dans l'humeur rituelle des fêtes, est à l'origine de notre actuelle inertie.

On peut mépriser à distance la sanglante aspersion des Tauroboles, à laquelle, sur une sorte de ligne mystique, dont le trajet n'a jamais été dépassé, et qui va des Hauts Plateaux de l'Iran à l'enceinte fermée de Rome, se livrent les adeptes du culte de Mithra ; on peut se boucher le nez d'horreur devant l'émanation mêlée de sang, de sperme, de transpiration et de menstrues, jointe à cette intime odeur de chair corrodée et de sexe sale qui monte des sacrifices humains ; on peut crier de dégoût devant le prurit sexuel des femmes, que la vue d'un membre frais arraché jette en amour ; on peut abominer la folie d'un peuple en transe qui, du haut des maisons dans lesquelles les Galles ont jeté leur membre, leur jette sur les épaules des robes de femmes en invoquant ses dieux ; on ne prétendra pas que tous ces rites ne contiennent une somme de spiritualité violente qui

dépasse leurs excès sanglants.

Si, dans la religion du christ, le ciel est un Mythe, dans la religion d'Elagabalus à Emèse, le ciel est une réalité, mais une réalité en action comme l'autre et qui réagit sur l'autre dangereusement. Tous ces rites font confluer le ciel, le ciel ou ce qui s'en détache, sur la pierre rituelle, homme ou femme, sous le couteau du sacrificateur.

C'est qu'il y a des dieux dans le ciel, des dieux, c'est-à-dire des forces qui ne demandent qu'à se précipiter.

La force qui recharge les mascarets, qui fait boire la mer à la lune, qui fait monter la lave dans les entrailles des volcans ; la force qui secoue les villes et qui assèche les déserts ; la force imprévisible et rouge qui fait grouiller dans nos têtes les pensées comme autant de crimes, et les crimes comme autant de poux ; la force qui soutient la vie et celle qui fait avorter la vie, sont autant de manifestations solides d'une énergie dont le soleil est l'aspect lourd.

Pour qui remue les dieux des religions antiques, et brouille leurs noms au fond de sa hotte comme avec le crochet d'un chiffonnier ; pour qui s'affole devant la multiplicité des noms ; pour qui, chevauchant d'un pays à l'autre, trouve des similitudes entre les dieux, et les racines d'une étymologie identique dans les noms dont sont faits les dieux ; et qui, après avoir passé en revue tous ces noms, et les indications de leurs forces, et le sens de leurs attributs, crie au polythéisme des anciens, qu'il appelle pour cela Barbares, celui-là est lui-même un Barbare, c'est-à-dire un Européen.

Si les peuples, à mesure que le temps marchait, ont refait les dieux à leur image ; s'ils ont éteint l'idée phosphorescente des dieux, et que, partis des noms dont ils les enserraient, ils se soient révélés impuissants à remonter par les attouchements concentriques des forces, par l'aimantation appliquée et concrète des énergies, jusqu'à la décharge initiale, jusqu'à la révélation du principe que ces dieux veulent manifester, on doit s'en prendre historiquement et fragmentairement à ces peuples, et non aux principes, et encore moins à cette idée supérieure et totale du monde que le Paganisme a voulu nous restituer. Et comme les idées au fond ne sont à juger que dans leur forme, on peut dire que, pris dans le temps, le déroulement innombrable des mythes, auquel répond, dans les souterrains comblés des temples solaires, l'entassement sédimentaire des dieux, ne nous donne pas plus l'idée de la formidable tradition cosmique qui est à l'origine du monde païen que les danses des baladins orientaux et les tours de passe des fakirs qui viennent s'exhiber sur les scènes européennes ne sont aptes à nous rendre l'esprit de libération sans images ou le mystérieux ébranlement d'images venu d'un geste vraiment sacré.

L'esprit sacré est celui qui demeure collé sur les principes avec une force d'identification sombre, qui ressemble à la sexualité, — à la sexualité sur le plan le plus près de nos esprits organiques, de nos esprits obstrués par l'épaisseur de leur chute. Cette chute dont je me demande si elle représente le péché. Car sur le plan où les choses s'élèvent, cette identification s'appelle l'Amour, dont une forme est la charité universelle, et dont l'autre, la plus terrible, devient le sacrifice

de l'âme, c'est-à-dire la mort de l'individualité.

Toutes ces luttes de dieu à dieu, et de force à force, les dieux sentant craquer sous leurs doigts les forces qu'ils sont censés diriger ; cette séparation de la force et du dieu, le dieu n'étant plus réduit qu'à une sorte de mot qui tombe, une effigie vouée aux plus hideuses idolâtries ; ce bruit sismique et ce tremblement matériel dans les cieux ; cette façon de clouer le ciel dans le ciel, et la terre sur la terre ; ces maisons et ces territoires du ciel qui passent de main en main et de tête en tête, chacun de nous, ici, dans sa tête, recomposant à son tour ses dieux ; cette occupation provisoire du ciel, ici par un dieu et sa rage, et là par le même dieu transformé ; cette prise de possession des pouvoirs, à laquelle succèdent, comme le battement perpétuel d'un spasme, de bas en haut et de haut en bas, d'autres prises de possession des pouvoirs ; cette respiration des facultés cosmiques, pareilles, sur le plan supérieur, aux facultés ensevelies et grossières qui dorment dans nos individus séparés, — et à chaque faculté un dieu correspond et une force, et nous sommes le ciel sur la terre, et ils sont devenus la terre, la terre dans l'absolu retirée ; — cette instabilité orageuse des cieux que nous appelons le Paganisme, et qui nous frappe parfois en aveugles, qui nous fouille de ses vérités, c'est nous, c'est notre Europe chrétienne, c'est l'Histoire qui l'a fabriquée.

A le replacer dans le temps, ce déploiement innombrable de dieux que les peuples, dans leur avance historique, répandent successivement dans les cieux, — et souvent le même emplacement du ciel visible est occupé par des effigies de nature contraire, et ces dieux

sont homme et femme, et le dieu-femme recouvre l'effigie masculine du dieu qui est le même que lui ; et Ichtar, nom d'origine masculine, finit par signifier la lune, et la lune sur le même point de l'espace et du temps, embarrassée d'un phallus et d'un Κτεϊς, fait l'amour avec elle-même, et répand sa rosée d'enfants, — à le replacer dans le temps, ce piétinement autour des principes ne touche pas plus à leur validité initiale que les masturbations d'un idiot onaniste ne touchent au principe de la reproduction.

Si les peuples ont fini par considérer les dieux comme des êtres véritablement détachés, s'ils se sont trompés sur la signification de ces dieux, nous devons remarquer que chaque peuple, pris à part, et sur le même point de l'espace et du temps, a toujours essayé d'organiser hiérarchiquement leurs pouvoirs, et que là où un féminin a recouvert un masculin et inversement, dans la tête et dans le cœur du peuple qui déployait au-dessus de lui ces dieux contradictoires par essence, le masculin était le masculin, et le féminin le féminin sans inversion nominale possible ; je veux dire qu'immédiatement, le même nom ne servait jamais à deux formes, si l'on tient à considérer ces formes comme des entités véritablement séparées, mais le même nom était souvent la contraction de deux formes, faites, semble-t-il, pour se dévorer l'une l'autre ; et la Syrie de l'époque d'Héliogabale avait à un point suprême la notion de cette mystérieuse fusibilité.

Ce qui différencie les païens de nous, c'est qu'à l'origine de toutes leurs croyances, il y a un terrible effort pour ne pas penser en hommes, pour garder le contact avec la création entière, c'est-à-dire

avec la divinité.

Je sais bien que le plus petit élan d'amour vrai nous rapproche beaucoup plus de Dieu que toute la science que nous pouvons avoir de la création et de ses degrés.

Mais l'Amour qui est une force ne va pas sans la Volonté. On n'aime pas sans la volonté, laquelle passe par la conscience ; — c'est la conscience de la séparation consentie qui nous mène au détachement des choses, qui nous ramène à l'unité de Dieu. On gagne l'amour par la conscience d'abord, et par la force de l'amour après.

Cependant, il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père. Et celui qui jeté sur la terre avec la conscience de l'idiot, après Dieu sait quels travaux et quelles fautes dans d'autres états ou d'autres mondes qui lui ont valu son idiotie ; mais avec juste ce qu'il lui faut de conscience pour aimer, et aimer dans un détachement sans phrase, dans un merveilleux élan spontané ; à qui tout ce qui est le monde échappe, qui de l'amour ne connaît que la flamme, la flamme sans le rayonnement et la multitude du foyer, aura moins que cet autre à côté dont le cerveau rejoint la création entière, et pour qui l'amour est un minutieux et horrible décollement.

Mais — et c'est toujours l'histoire du dé à coudre — il aura tout ce qu'il peut absorber. Il jouira d'un bonheur fermé, mais qui, remplissant toute sa mesure, lui donnera à lui aussi la sensation de l'immensité.

Jusqu'au jour où ce pauvre en esprit sera balayé comme les

autres choses. On lui retirera son immensité. On nous jugera tous, grands et petits, après notre paradis de délices, après le bonheur qui n'est pas tout, je veux dire qui n'est pas le Grand Tout, c'est-à-dire Rien. On nous confondra, on nous fondra jusqu'à l'Un, Un Seul, le grand Un cosmique, qui fera bientôt place au Zéro infini de Dieu.

Ceci dit, j'en reviens aux noms contradictoires des dieux. Et j'appelle ces dieux des noms ; je ne les appelle pas des dieux. Je dis que ces noms nommaient des forces, des manières d'être, des modalités de la grande puissance d'être qui se diversifie en principes, en essences, en substances, en éléments. Les religions antiques ont voulu jeter dès l'origine un regard sur le Grand Tout. Elles n'ont pas séparé le ciel de l'homme, l'homme de la création entière, depuis la genèse des éléments. Et l'on peut même dire qu'à l'origine, elles ont vu clair sur la création.

Le catholicisme a fermé la porte, comme le bouddhisme l'avait fermée avant lui. Ils ont volontairement et sciemment fermé la porte, en nous disant que nous n'avions pas besoin de savoir.

Or, j'estime que nous avons besoin de savoir, et que nous n'avons besoin que de savoir. Si nous pouvions aimer, aimer d'un seul coup, la science serait inutile ; mais nous avons désappris à aimer, sous l'action d'une sorte de loi mortelle qui provient de la pesanteur même et de la richesse de la création. Nous sommes dans la création jusqu'au cou, nous y sommes par tous nos organes : les solides et les subtils. Et il est dur de remonter à Dieu par le chemin échelonné des organes, quand ces organes nous fixent dans le monde où nous sommes et tendent à

nous faire croire à son exclusive réalité. L'absolu est une abstraction, et l'abstraction demande une force qui est contraire à notre état d'hommes dégénérés.

Que l'on s'étonne après cela que les païens aient fini par devenir idolâtres, qu'ils soient arrivés à confondre des effigies avec des principes et que le pouvoir d'attraction des principes à la longue leur ait échappé.

Et nous, chrétiens, est-ce que nous ne faisons pas la même chose ? Est-ce que nous n'avons pas, nous aussi, nos effigies, nos totems, nos morceaux de dieu, qui, dans la tête et dans le cœur des individus qui les adorent, arriveront aussi à se fixer en formes, à se séparer en multitudes de dieux.

Une chose nommée est une chose morte, et elle est morte parce qu'elle est séparée. Trop de dévotion à des couronnes d'épines, à des bois de la croix, à des cœurs de Jésus vénérés ici et là, à des Sangs et à des Chrêmes, à des Vierges multiples, enfin, qui noires, blanches, jaunes ou rouges, répondent à autant d'adorations séparées, représentent pour les individus qui s'y livrent, le même danger d'esprit, la même menace de chute dans une irrémédiable idolâtrie, que les altérations de l'énergie créatrice dans le mystère des dieux païens.

Dieu est pensé dans la conscience, non pas la conscience cosmique, mais la conscience des individus, et, pour une conscience qui pense en images et en formes, qui dira jamais quel est l'homme

qui n'a pas fini par prendre ses images pour sa pensée ?

Le dogme chrétien est contenu dans le Credo, je le veux bien, mais du Credo à ma conscience individuelle il y a un monde d'interprétations, des bibliothèques de saints, des hérésies, et des conciles. Et seul l'enfer n'a jamais varié.

D'ailleurs, le catholicisme, qui ferme la porte de la connaissance, ouvre celle de la mysticité. Il a rendu secret ce qui doit être secret. Il appelle d'un nom plus dur ce qui est à la base des initiations antiques. Mais le résultat final est le même, en dépit de la différence du vocabulaire et des conceptions.

Toutefois, dans l'amour, il y a la connaissance, et je doute que, brûlés dans leur chair, ravis jusqu'au sommet de leur être, jusqu'au vertige de ce qui n'est plus, les saints chrétiens soient jamais parvenus à dépasser cette coupure effrayante où tout ce qui est se resserre et s'achève dans ce qui n'est pas.

De nouveau, j'en reviens aux dieux, à ces dieux ravageurs et qui se mangent l'un l'autre, comme des crabes dans un panier.

Il est passionnant de constater que plus un culte est vieux, plus il se fait des dieux une image terrible ; et que seul leur côté terrible peut nous faire comprendre les dieux.

C'est que les dieux ne valent que pour la Genèse, et la bataille dans le chaos

Dans la matière, il n'y a pas de dieux. Dans l'équilibre, il n'y a

pas de dieux. Les dieux sont nés de la séparation des forces et ils mourront de leur réunion.

Plus ils sont près de la création, plus ils ont des figures affreuses, des figures correspondant aux principes qui sont en eux.

Platon parle de la nature des dieux, il les identifie avec des principes, sans nous permettre pour cela d'y voir plus clair dans ces principes qui sont des forces et dans ces forces qui sont des dieux.

On a posé à Jamblique la question de savoir pourquoi le soleil et la lune qui sont des dieux sont visibles, puisque les dieux n'ont pas de corps.

Et voici ce que Jamblique répond dans *le Livre des Mystères* :

« Les dieux ne sont point contenus dans les corps, mais leurs vies et leurs actions divines les contiennent ; ils ne sont point tournés vers les corps, mais les corps qu'ils contiennent sont tournés vers la cause divine. »

Ce sont les couches grossières de la population qui ont créé les dieux qu'on nous lance à la tête, et si encore maintenant, pour ne parler que des auteurs que l'on falsifie dans les classes, nous étions capables de comprendre Platon comme il doit être compris, nous pourrions, par le chemin de l'ésotérisme antique, remonter jusqu'à une notion des dieux-principes qu'il ne faut pas confondre avec les figurations anthropomorphes des dieux.

Et voici d'ailleurs toute la question :

Y a-t-il vraiment des principes ? Je veux dire des principes séparés et qui existent derrière les choses ? Ou, en d'autres termes, les dieux de la nomenclature païenne ont-ils une existence moins affirmée et moins valable que les principes qui nous servent à penser ? Et cette question en fait naître une autre : Y a-t-il dans l'esprit de l'homme des facultés vraiment séparées ?

On peut d'ailleurs se demander si un principe est autre chose qu'une simple facilité verbale ; et cela ramène à la question de savoir s'il y a quelque chose en dehors de l'esprit qui pense, et si, dans l'absolu, des principes existent comme des réalités, ou comme des êtres qui divisent leurs énergies.

Dans quelle mesure, et si haut qu'on remonte vers l'origine des choses, des principes, vivant comme des réalités séparées, échappent-ils à un jeu de l'esprit autour des principes ? Et y a-t-il dans l'homme lui-même des sortes de facultés-principes, qui auraient une existence distincte, et pourraient vivre séparées ?

Y a-t-il des moments de l'éternité qui puissent se fixer comme des notes de musique se fixent et se retrouvent par les nombres ? — et ces notes sont séparées ?

Pour les alchimistes, ces moments de l'éternité qui se fixent correspondent à l'apparition de l'étoile dans le creuset.

Cette question me paraît stupide. Car l'absolu n'a besoin de rien. Ni de dieu, ni d'ange, ni d'homme, ni d'esprit, ni de principe, ni de matière, ni de continuité.

Mais si dans la continuité, dans la durée, dans l'espace, dans le ciel d'en haut et l'enfer d'en bas, des principes vivent séparés, ce n'est pas comme des principes qu'ils vivent, mais comme des organismes déterminés. L'énergie créatrice est un mot, mais qui rend possibles les choses en les excitant de son feu-soutien. Et de même que dans le monde créé, il y a toutes les qualités de la matière, tous les aspects de la possibilité, des éléments qui se comptent par nombres, et se mesurent par leur densité, de même le flux créateur qui prend feu au contact des choses, — et chaque coup de feu de la vie sur les choses équivaut à une pensée, — ce flux dans des organismes fermés, et qui vont de notre grossièreté matérielle à la plus improbable subtilité, compose ce que l'on appelle des Etres, et qui ne sont pas autre chose que des souffles dans la durée.

Les principes ne valent que pour l'esprit qui pense, et quand il pense ; mais hors de l'esprit qui pense, un principe se réduit à rien.

On ne pense pas le feu, l'eau, la terre, le ciel, on les reconnaît et on les nomme, puisqu'ils sont ; et sous l'eau, le feu, la terre ou le ciel, sous le mercure, le soufre et le sel, il y a des matières encore plus subtiles que l'esprit ne peut pas nommer, puisqu'il n'a pas appris à les connaître, mais que quelque chose de plus subtil que l'esprit, de beaucoup plus profond que tout ce qui est dans nos têtes, pressent, et pourra reconnaître lorsqu'il aura appris à les nommer. Car si les principes valent pour l'esprit, les choses valent pour les choses ; et il n'y a pas d'arrêt dans la subtilité des choses, pas plus qu'il n'y a d'obstacle à la subtilité de l'esprit.

Au sommet des essences fixées, et qui correspondent aux modalités innombrables de la matière, il y a ce qui, dans la subtilité des essences, dans la violence du feu igné, correspond aux principes générateurs des choses et que l'esprit qui pense peut appeler des principes, mais qui, par rapport à la totalité bouillonnante des êtres, correspondent à des degrés conscients de la Volonté dans l'Energie.

Il n'est pas de principe de la matière subtile, pas de principe du soufre ou du sel, mais au delà du sel, du mercure ou du soufre, des matières encore plus subtiles, qui, jusqu'au sommet de la vibration organique, rendent compte de la diversité de l'esprit par des choses ; et pour qui demande qu'on lui présente ces choses, il n'y a que les nombres qui puissent rendre compte de leur existence séparée.

Je ne suis certes pas pour la dualité Esprit-Matière ; mais entre la thèse qui donne tout à l'esprit et celle qui donne tout à la matière, je dis qu'il n'y a pas de conciliation possible, tant qu'on demeurera dans un monde où l'esprit ne pourra devenir quelque chose que s'il consent à se matérialiser.

La matière n'existe que *par* l'esprit, et l'esprit que *dans* la matière. Mais en fin de compte, c'est toujours l'esprit qui conserve la suprématie.

Et à cette question de savoir s'il y a des principes qui puissent rendre compte des choses, il me paraît facile maintenant de répondre qu'il n'y a pas de principes, mais qu'il y a des choses ; et de même qu'il y a des choses solides, et dans les solides de la rareté ; et des

rassemblements de matière unique et qui donnent l'idée du parfait, — de même il y a des êtres pour rendre compte de l'Etre qui débouche de l'Unité.

Et tout cela ne vaut que pour ce monde qui gonfle et qui prend des aspérités, et pour l'œil de l'esprit que l'on jette au milieu des choses, — et quand on le jette. Mais il est trop facile de voir que si dans l'esprit il n'y a rien, tout ce qui est, est fonction de l'esprit. Et les choses sont des fonctions de l'esprit. Elles ont une utilité passagère et fonctionnelle ; mais qui ne vaut que pour le créé.

Rien n'existe que comme fonction, et toutes les fonctions se ramènent à une ; — et le foie qui rend la peau jaune, le cerveau qui se syphilise, l'intestin qui chasse l'ordure, le regard qui jette ses feux et qui change la place des feux, se ramènent pour moi, si j'expire, au regret que j'avais de vivre et à mon désir d'en finir.

D'ailleurs, on peut faire la même opération destructrice ou plutôt compressive, et qui élimine les aspects accidentels des choses pour les ramener à l'unité, à propos de n'importe quoi. Et moi, je la fais à propos des Nombres ; car pour celui qui pense par Nombres, cela aussi se ramène à une faculté détachée et qui ne vit que si elle est détachée et à l'instant où on la détache ; mais on n'a pas besoin d'additionner les choses pour se rendre compte de leur durée. Je suis obligé de faire un gros effort d'esprit pour envisager ce qui existe sous le rapport de la quantité ou plutôt de ce qu'on sépare et qui se chiffre, et finit par former un sinistre total. Et qu'on ne dise pas que le Nombre dans le sens où Pythagore l'entend ne se ramène pas à la quantité et qu'il se

ramène au contraire à l'absence de quantité. Et que le chiffre écrit dans sa plus haute acception est un symbole de ce qu'on ne peut arriver à chiffrer ou à mesurer.

Je crois avoir déjà imposé à mon esprit des stations assez terribles dans l'absence de quantité, pour posséder au moins une notion de cela. Mais qu'on le chiffre ou non, l'état qui aboutit à la séparation des principes, je veux dire des effigies, obéit à des lois dont les Nombres peuvent donner la révélation.

Les Nombres, c'est-à-dire les degrés de la vibration.

Et si le Nombre 12 rend l'idée de la Nature à son point d'expansion parfaite, d'intégrale maturité, c'est qu'il contient trois fois le cycle entier des choses, que l'on représente par 4 ; 4 étant le chiffre de l'accomplissement dans l'abstrait ou de la croix dans le cercle, et des 4 points ou nœuds de la vibration magnétique par lesquels tout ce qui est doit passer ; et 3 est ce triangle qui aspire trois fois le cercle, le cercle qui contient 4, et le régente par la Triade, qui est le premier module, la première effigie ou la première image de la séparation de l'unité.

Tous ces états ou nœuds, tous ces points, ces degrés de la grande vibration cosmique sont reliés entre eux et ils se commandent.

Mais si 3, pur ou abstrait, demeure fixé dans le principe, 4 tout seul tombe dans le sensible où tourne l'âme, et 12 dans la réalité qu'on piétine, et où il faut se battre pour manger, mais sans manger.

Car si 12 rend possible la guerre, il ne la fait pas encore naître, et 12, c'est la possibilité de la guerre, la tantalisation de la guerre sans guerre, et il y a du 12 dans le cas de Tantale, dans cette peinture de forces stables, mais hostiles, puisque opposables, et qui ne peuvent pas encore se manger.

La guerre des effigies, des représentations ou des principes, avec des mythes sur leur face externe et de la magie effective dessous, est la seule explication qui tienne debout du monde antique. Elle montre en clair la nature de ses préoccupations.

Et cette guerre d'en haut est représentée par de la viande. Elle s'est incarnée au moins une fois dans de la viande ; elle a troublé au moins une fois, une grande et longue fois, le gouvernement des choses humaines, par des luttes inexpiables, et où les hommes qui se battaient savaient pourquoi ils se battaient.

Elle a jeté l'une contre l'autre, non pas deux nations, non pas deux peuples, non pas deux civilisations, mais deux races essentielles, deux images de l'esprit fait chair et qui se bat avec de la chair.

Et cette guerre de l'esprit en hostilité avec lui-même, qui a duré autant que plusieurs civilisations jointes ensemble, comme on peut le voir dans les *Pouranas*, n'est pas légendaire, mais réelle. Elle a eu lieu. Et tous les principes, chacun avec son énergie et ses forces, se sont mis de la partie. Et par-dessus tout les deux principes auxquels est suspendue la vie cosmique : le masculin et le féminin.

Je ne raconterai pas le schisme d'Irshu, mais c'est lui qui a fait

cette guerre, qui a mis l'homme d'un côté, la femme de l'autre ; qui a rendu à des êtres de chair la notion de leur hérédité supérieure ; qui a séparé le soleil de la lune, le feu de l'eau, l'air de la terre, l'argent du cuivre et le ciel des enfers. Car l'idée de la constitution métaphysique de l'homme, d'une hiérarchie idéale et sublime d'états, dans lesquels la mort nous jette pour nous ramener à l'absence d'états, à une sorte d'inconcevable Non-Etre qui n'a rien à voir avec le néant, est basée sur la séparation de l'esprit en deux modes, mâle et femelle, dont il s'agit de savoir lequel est le principe de l'autre, lequel a produit la naissance de l'autre, lequel est mâle, lequel femelle, lequel actif et lequel passif.

Il semble que ces deux principes aient d'abord voulu régler leurs comptes tout seuls et par-dessus les masses d'hommes inconscientes qui se battaient.

Mais la guerre n'est devenue furieuse, n'est devenue vraiment inexpiable et sans merci, que le jour où elle est devenue religieuse, et où les hommes ont pris conscience du désordre des principes qui présidait à leur anarchie.

C'est pour en finir avec cette séparation des principes, pour réduire leur antagonisme essentiel, qu'ils ont pris les armes et se sont rués les uns contre les autres, bien persuadés que seule une réduction de matière charnelle était capable de contrebalancer, dans le ciel, et de provoquer cette fusion, cette mise en place d'essences, qui ne s'obtient qu'avec du sang.

Et cette guerre est tout entière dans la religion du soleil, et on la

trouve au degré sanglant mais magique dans la religion du soleil, telle qu'elle se pratiquait à Emèse ; et si elle a fini depuis des siècles de faire s'entrechoquer des guerriers, Héliogabale en suit la trace sur la ligne d'aspersion des Tauroboles, ligne magique qu'il va marquer, en rentrant à Rome, à la fois de cruautés physiques, de théâtre, de poésie et de vrai sang.

Si, au lieu de s'attarder sur ses turpitudes parce que leur description anecdotique flatte leur goût de la crapule et leur amour de la facilité, les historiens avaient vraiment essayé de comprendre Héliogabale, — plus haut que dans sa psychologie personnelle, c'est dans la religion du soleil qu'ils auraient cherché l'origine de ses excès, de ses folies et de sa haute crapule mystique qui a les dieux pour coadjuteurs et pour témoins. Ils auraient par-dessus tout noté ce détail de la tiare solaire, à corne de Scandre, c'est-à-dire de Bélier, qui fait d'Héliogabale le successeur sur terre et le répondant de Ram, et de sa merveilleuse Odyssée Mythologique. Et ils auraient alors compris la raison d'être et l'origine de cet incroyable mélange de cultes : lune, soleil, homme, femme, dont la Syrie est la figure vivante et la frappante géographie.

Que l'on croie ou non à une race de Surhumains Instructeurs venus du pôle au moment du premier effondrement de la terre et qui semblent glisser avec elle et marchent sur les Indes, il faut admettre, dans une période bien antérieure à l'Histoire, l'invasion d'un peuple de race blanche, qui dresse au-dessus de lui des insignes, des rites et d'étranges objets sacrés, en guise d'armes surnaturelles.

Il semble qu'en fin de compte, ce soient les partisans du Blanc, c'est-à-dire du Mâle, qui aient gardé le terrain conquis ; mais en le gardant, ils perdent la notion du principe intouchable et unique qu'ils étaient venus révéler aux autochtones du Pallisthan.

Les *Védas* semblent porter témoignage de cette altération du principe dans un texte mystérieux :

« SEULS QUELQUES NOIRS, QUELQUES ROUGES ET QUELQUES JAUNES RESTERONT, MAIS LES FILS DE LA LUMIERE BLANCHE ETAIENT PARTIS POUR TOUJOURS. »

Et tandis que les sectateurs du Blanc, ou Hindous, restent maîtres des Indes qu'ils organisent suivant la loi du ciel, et sous le signe du Bélier légué par Ram, les « Pinkshas » ou les « Roux », qui mangent les menstrues de la femme et en ont mis la teinte sur leurs étendards, recherchent là-bas, au loin, une terre qui leur ressemble, et sous le nom de Phéniciens, ils tissent sur les bords de la mer une pourpre inaltérable, qui marque la durée de leurs croyances plus que la force de leur industrie.

Sans une guerre pour les principes, jamais la religion du soleil d'abord hostile à celle de la lune n'aurait risqué de se confondre avec elle jusqu'à lui être inextricablement mêlée. Je ne vois pas que l'Histoire puisse nous dire par quel miracle un peuple issu des Phéniciens, zélateurs de la femme, a pu dresser sur ses terres, et plus haut que tous les autres, un temple au culte du soleil, c'est-à-dire du Masculin.

Toujours est-il qu'Héliogabale, le roi pédéraste et qui se veut femme, est un prêtre du Masculin. Il réalise en lui l'identité des contraires, mais il ne la réalise pas sans mal et sa pédérastie religieuse n'a pas d'autre origine qu'une lutte obstinée et abstraite entre le Masculin et le Féminin.

Mais si, dans tous les pays où l'on cherche à se mettre directement en communication avec les forces séparées de Dieu, il y a des temples pour le soleil, et des temples ennemis pour la lune, et d'autres temples pour le soleil et pour la lune mélangés, jamais, à aucun moment de l'Histoire, et sur un aussi petit espace de terre, que ces luttes ont bouleversé, on ne trouve, comme en Syrie, un pareil rassemblement de temples, où le mâle et la femelle à la fois se dévorent, se mélangent, et séparent leurs facultés.

La vie d'Héliogabale me paraît être l'exemple type de cette sorte de dissociation de principes ; et c'est l'image dressée en pied, et portée au plus haut point de la manie religieuse, de l'aberration et de la folie lucide, l'image de toutes les contradictions humaines, et de la contradiction dans le principe, que j'ai voulu décrire en lui, comme on va le voir dans le chapitre suivant.

III — l'Anarchie

En 217 à Emèse, Héliogabale n'a pas quatorze ans, mais il est déjà parvenu à ce point de beauté parfaite que nous montrent toutes ses statues. Il a les chairs rondes d'une femme, un visage de cire lisse, des yeux tirant sur l'or brûlé. On sent qu'il ne sera jamais très grand, mais il est admirablement proportionné, avec les épaules à l'égyptienne, larges quoique tombantes, des hanches minces, un postérieur qui n'a rien de proéminent. Ses cheveux tournent vers le blond fauve ; sa chair trop blanche est bleue de veines, avec de-ci de-là, dans les replis et dans les ombres, de bizarres lividités.

Ses lèvres avancent légèrement, vues de profil, comme un goulot coupé de bouteille. Il n'est pas encore tel qu'on le voit au Louvre avec, sous le menton, ce duvet qui frisstote comme les poils d'un pubis blond ; et surtout cette bouche ignoble, cette bouche trouée de suceur.

Il est à l'apogée de la beauté d'un éphèbe qui va user de sa beauté.

Mais ce féminin débordant, cette empreinte Vénusienne qui transparaît même sous les feux, les feux de la tiare solaire qu'il revêt chaque matin, c'est à sa mère qu'il les doit ; à sa mère, la catin, la prostituée, la poule qui n'a jamais su faire autre chose que de se prêter aux sévices du Masculin. Et quand je parle, à propos de Julia Soëmia, des sévices du Masculin, j'entends par là que le rut de Julia Soëmia ne s'en tenait pas à un simple rapprochement d'épidermes, mais que c'est

dans une idée rituelle et par principe qu'elle se livrait, non pas aux mâles qui voulaient d'elle, mais à ceux qu'elle choisissait.

« Elle vivait en courtisane, dit Lampride, incapable de résister à son caprice. Et tous jusqu'aux moindres esclaves rougissaient de ses débordements. »

Elle s'identifie avec Vénus, la lune humide, le féminin tiède, mais qui ne descend pas jusqu'au noir. Je ne dis pas d'ailleurs que cette identification rituelle l'ait empêchée une fois ou deux de se livrer à côté du principe.

Toujours est-il que Julia Soëmia est, du point de vue sexuel, ce que l'on appelle une « pièce de choix ». Des quatre Julies, elle est physiquement la plus parfaite. Elle répond à ce canon de la beauté féminine un peu grasse, inventé par Albert Dürer. C'est dire qu'il y a de l'alchimie dans son physique, mille années avant l'alchimie.

Ronde et ferme, telle que nous la montrent ses statues et ses médailles, la peau ambrée, poudrée d'or elle aussi, avec toujours cette brume grisâtre qui fait une ombre sur sa peau.

Son insigne est la violette « Ioneh », la fleur de l'amour et du sexe, parce qu'elle s'effeuille comme un sexe. Et sur son épaule, la colombe « Ionah ».

Comme Domna, elle se donne à qui la sert ; et sait flairer qui lui servira.

Ou plutôt, et c'est ce qu'il y a de remarquable dans son cas, ses

amours servent Héliogabale, semblent faites, semblent combinées pour la gloire d'Héliogabale, l'éphèbe qu'elle suivra jusqu' dans la mort.

Cet amour, Héliogabale le lui rend bien, comme le reconnaît un historien antique, Lampride, qui n'ira pas jusqu'à dire qu'Héliogabale est un bon fils, mais qui donne au contraire à entendre que, dans l'amour d'Héliogabale pour sa mère, il y a de l'inceste, et une pointe d'inversion sexuelle dans celui de Julia Soemia pour son fils.

« Il fut tellement dévoué à Soemiamira, sa mère, dit Lampride, qu'il ne fit rien dans la république sans la consulter, tandis qu'elle, vivant en courtisane, s'abandonnait dans le palais à toutes sortes de désordres. Aussi, ses rapports connus avec Antonin Caracallus laissaient naturellement quelques doutes sur les origines de Varius ou Héliogabale. Il en est même qui vont jusqu'à dire que le nom de Varius lui avait été donné par ses condisciples comme étant né d'une courtisane, et, par conséquent, du mélange de plusieurs sangs. »

Dans les amours, dans la facilité et, on peut dire, la veulerie sexuelle de Julia Soemia, dans ce mélange varié de semences, il y a une volonté et de l'ordre. Il y a même de l'unité, une sorte de mystérieuse logique qui ne va pas sans cruauté.

Cruauté contre elle-même d'abord :

« Moesa, femme ambitieuse à l'excès et résolue de tout risquer plutôt que de demeurer dans l'obscurité de la condition privée, dès qu'elle fut informée de ces dispositions favorables (celles des soldats envers Héliogabale), se mit en devoir d'en profiter. Elle commença par

semer le bruit que le jeune Héliogabale était non seulement parent, mais fils de Caracalla ; et ne craignant point de déshonorer sa fille, elle disait que cet empereur l'avait aimée et qu'elle avait eu pour lui toutes les complaisances. Et ce motif faisait une forte impression sur les soldats. »

Loin de protester, Soemia se fait la complice de sa mère, elle devient l'alliée de sa mère dans la révélation de son adultère. Elle s'honore de ce qui, pour toute autre femme, serait la preuve de son infamie. Cette infamie, ce déshonneur, elle les revendique : Oui, elle a aimé Caracalla, oui, elle s'est donnée à Caracalla. Elle le crie partout, et précise la date. Et elle offre pour qu'on vérifie cette date tous les repères que l'on voudra. C'était en l'an 203 à Rome, quand elle n'était pas encore veuve, dans le palais de Caracalla, dans la chambre même de Caracalla. Oui, ce guerrier a passé sur elle : il est bien le père d'Héliogabale.

Et pour les soldats qui campent à Emèse et idolâtrant Caracalla, Héliogabale est le roi qu'il faut, il descend bien du dieu équestre. Il est bien le fils d'un guerrier.

Ce guerrier, on le montre aux soldats. Tandis que Soemia assure sa race, prouve sa haute filiation, Julia Mœsa le porte aux soldats comme une momie, comme un reliquaire, comme aux Saintes-Maries-de-la-Mer, en Provence, on propose aux Bohémiens rassemblés un bras conservé de Marie l'Egyptienne, ou les têtes des deux autres Maries.

Il y a autour du temple d'Emèse de mystérieuses allées et venues. Julia Moesa a chauffé les esprits. Les caves du temple sont bondées d'or réel, de l'or romain amené par Domna à Antioche, et transporté par Moesa du temple minuscule d'Antioche, qui finit de s'éteindre là-bas à l'extrémité de sa longue rue, au temple d'Emèse, isolé sur son monticule, et qui du matin au soir déborde de cris, de musique, et, par moments, s'illumine comme un brasier.

La circulation souterraine qui alimentait nuit et jour la rapacité du grand dieu solaire, semble avoir passé à la lumière, transpiré au jour extérieur.

Les mouvements de troupes commandés par Macrin dissimulent ce que cette circulation anormale pourrait avoir d'inquiétant pour le maître de l'heure.

Les convois d'or ne cessent d'affluer au temple accompagnés pas une étrange population.

Dans cette population, un homme entre tous se distingue : grand et sombre, aux hanches flexibles, aux pectoraux resplendissants, et qui porte, sous la ceinture, le signe d'une cruauté toute neuve, toute récente, faite sur lui par Julia Soëmia.

Gannys, l'amant de Julia Soëmia, le précepteur d'Héliogabale, vient de subir la castration rituelle. Sous les chairs bronzées de sa face, apparaissent des marbrures subtiles occasionnées par une abondante perte de sang.

Gannys est un homme pieux, un initié du sacerdoce solaire ; être l'amant de la mère du dieu solaire est pour cet initié un grand honneur. Mais c'est pour Soëmia une cruauté calculée que de lui avoir fait sectionner le membre. Dans ce geste, sa jalousie ne parle pas seule, mais le désir de laisser dans l'esprit de Gannys une empreinte ineffaçable.

De plus, Gannys est le précepteur d'Héliogabale. Soëmia a flairé en lui un esprit subtil, une intelligence pratique et sagace, qui se révélera quand il le faudra, qui les servira, elle et son fils, dans les circonstances qui se préparent et pour lesquelles on a besoin d'un vrai homme, vrai par la tête, sinon par la virilité qu'il n'a plus, pour défendre les intérêts d'Elagabalus, le Cône érectile, représenté par un jeune enfant.

Gannys le sérieux, le subtil, est doublé d'un second eunuque qui a lui aussi profité des faveurs de Julia Soëmia et en a été payé par la suppression de son membre. Ce second eunuque, Eutychien, est un pitre veule, une nature amorphe, malléable, et de la plus abjecte féminité. Il est nécessaire à Gannys comme Sancho Pança est nécessaire à don Quichotte, ou Sganarelle à don Juan. Et l'on peut dire que Julia Soëmia s'est donnée à lui par esprit d'équilibre ; et parce qu'elle a senti la versatilité profonde, la nature spasmodique et glissante de l'esprit d'Héliogabale, qui a besoin auprès de lui, pour faire contrepoids au sérieux de Gannys, d'une sorte de farceur attitré.

Dans la logique amoureuse de Julia Soëmia, dans sa maternité absorbante et attentive, on trouve en clair toutes ces notions, cette

lucidité prévoyante qui a pensé jusqu'aux plus minimes effets.

Et l'on verra par la suite que sa logique ne l'a pas trompée.

Les amours de Julia Soëmia ont été faites en vue de quelque chose, et ce quelque chose, pour l'instant, est la réussite d'un complot.

A ce complot participent les deux pôles de sa complexité sexuelle :

GANNYS LE SUBTIL

EUTYCHIEN LE GROTESQUE,

comme participent les transbordements d'or clandestin de Julia Moësa, comme participent les parades journalières d'Héliogabale sur les marches du temple, au bas duquel se croisent en des galopades incessantes des groupes de cavaliers scythes et de mercenaires macédoniens

Tous les jours, Elagabalus monte au temple. Il revêt la tiare solaire qui porte une corne de bélier. Il apparaît écrasé d'amulettes, de pierres vives, d'émaux précieux. Tout cela flambe comme un brasier. Cela est beau, d'une beauté à dérouter des cœurs barbares qui n'ont jamais vu un roi brûler, une statue de chair humaine jeter des feux sans se consumer.

Moësa, qui connaît la façon de réchauffer les enthousiasmes, fait distribuer l'or solaire à foison et sans compter, mais la nuit venue, elle descend dans les caves étagées du temple surveiller le classement des

lingots : elle les étiquète et les ramasse comme un manutentionnaire ou un douanier.

Toute sa vie, Julia Mœsa a donné des preuves de cette prévoyance méticuleuse, d'une intelligence qui voit loin, et sait préparer les choses de loin.

Par exemple, quand, dans une lettre publique et qui est parvenue jusqu'à nous, elle écrit à Héliogabale pour le tancer au sujet de l'argent qu'il dépense, quand elle lui signifie d'avoir à ménager le trésor de famille, qui est de l'argent rassemblé pour la gloire des Bassianides, et non pour lui.

Pour l'instant, le plus pressé est de reconquérir le trône, dont la perte a causé le suicide de Julia Domna, et d'en chasser ce parasite, cet ignoble castor, Macrin, qui est devenu roi de Rome, à la faveur d'un assassinat. Il s'y est installé par le sang, on l'en chassera par le sang, et s'il le faut par la guerre ; les petits assassinats clandestins ne sont pas bons pour Julia Mœsa. Elle ne redoute pas les manœuvres souterraines, elle s'y entend dans le travail de termites, dans les forages de mines, dans les avances par en dessous. Mais il faut que ces manœuvres lui servent, aboutissent à quelque chose de grand. Car celui qui pose la mine sait que tout finira par le feu, par la grande explosion solaire, en plein jour, en pleine matière, dans un grand arrachement de matières, qui efface tous les travaux souterrains.

Il y a donc complot ; et ce complot, Julia Mœsa l'a conçu de fort loin.

En face de l'intelligence grandiose de sa sœur Domna, grandiose mais qui ne travaille que dans l'abstrait, celle de Moesa s'accroche aux faits.

De ces faits, le premier est cet absurde partage du trône à la mort de Septime Sévère entre deux énergumènes ambitieux et exaspérés : ses deux fils, Caracalla et Geta.

Je gage que le sacre d'Héliogabale comme prêtre du soleil, à l'âge de cinq ans, n'a pas dû suivre de bien loin la mort de Septime Sévère : Julia Moesa flaire bien le vent.

Un autre fait est la nomination de Macrin comme préfet du prétoire, à laquelle certainement Julia Moesa a prêté la main. Souris, elle a senti depuis fort longtemps son odeur hostile ; mais qu'importe, elle saura faire tourner à son profit l'hostilité du faible Macrin, fût-ce au prix d'un crime. Car il est un autre fait plus cruel, moins avouable : l'assassinat de Caracalla perpétré par Macrin, mais voulu et sans doute suggéré par Moesa, si l'on sait lire dans les faits.

Julia Moesa a dû avoir cet esprit d'intrigue calculatrice qui crée de toutes pièces sa trame, suscitant comme par une opération magique la matière même du tissu.

Car il y a un dernier fait : si Domna, fille des Bassiens, a régné, et que par elle un Bassien règne dans la personne de Caracalla, pour Moesa, c'est du sang détourné et qui ne vient pas de sa source à elle ; et puis, ce n'est pas le sang du Soleil, je veux dire le vrai sang du Soleil, bien qu'issu de la même semence ; ce n'est pas du sang baptisé,

du sang aimanté, rappelé à l'air par des rites, et qui fuse sous l'épiderme, qui s'y rassemble en masses pures, criblées et pures, — qui redevient pur sous la peau comme le sang d'Héliogabale.

Héliogabale, venu du soleil, a été rendu au soleil. Il a renoué avec le soleil. A l'âge de cinq ans, quelque temps après la mort de Septime Sévère, Moesa l'a consacré au soleil. Elle a rétabli la pure cadence, la réalité de sa descendance, en l'exposant comme il le fallait aux feux croisés du Rayon Céleste, dont son corps devenait le miroir.

Donc, à cinq ans, Héliogabale a été fait prêtre du Soleil, et c'est là le début du complot.

Mais je dois avant de poursuivre dire un mot de l'époque de sang, de cruauté, de crimes faciles qui a favorisé l'avènement d'un Macrin.

Septime Sévère mort dans son lit, Caracalla, son fils, règne. Il ne règne d'abord pas seul, puisqu'il doit partager le pouvoir avec Geta, son frère, plus subtil mais moins prompt que lui.

Leur promiscuité les gêne l'un l'autre ; et c'est à qui éliminera l'autre, fût-ce par un crime. Et tous deux rêvent d'assassinat.

Geta le subtil tisse sa trame, mais Caracalla évente la trame, et, sans intrigue, égorge son frère dans les bras de Julia Domna.

Dion Cassius, que le parti pris politique anime, accuse Julia

Domna de s'être donnée à Caracalla dans le sang même de Geta, son fils. C'est superbe. Mais est-ce vrai ?

Il n'est pas impossible que ce soit vrai.

Toujours est-il que c'est à partir de ce moment-là que Julia Domna, éliminée pendant quelque temps des conseils de l'Empire, reprend les rênes du gouvernement.

Et l'ascendant qu'elle exerce sur l'esprit de Caracalla ne se départit pas une minute. Elle le conserve jusqu'à sa mort (à la mort de Caracalla).

Caracalla finit dans le sang. Il tombe dans un traquenard, préparé par des militaires, quelque part du côté de l'Euphrate, près d'un temple du dieu Lunus, auquel il allait sacrifier.

De ce traquenard, Macrin, qui a été pendant quelque temps chef de sa garde prétorienne, est l'instigateur, et c'est lui qui profite de la mort de Caracalla.

Il faut que les choses aillent bien mal dans le gouvernement de l'empire romain, pour qu'un individu que rien ne distingue, qui n'a pour lui que son caprice, sa malfaisance, et une audace qui n'est pas autre chose que de la peur, puisse, à la faveur de cette peur, devenir le maître de Rome. Car, il est constant que si Macrin a fait tuer Caracalla, s'il a pu combiner l'intrigue qui a abouti à l'assassinat de Caracalla, c'est uniquement poussé par la peur ; et parce que, comme chef de sa garde prétorienne, il dut craindre un moment pour sa peau ;

et ensuite pour se couvrir, il fait tuer l'officier de la garde qui a supprimé Caracalla d'un coup d'épée porté dans le dos.

Heureux coup d'épée, qui fait naître l'idée du sang, qui commence la série des crimes et ouvre à Héliogabale le chemin de la royauté. Car le crime de Caracalla assassinant son frère Geta, est un règlement de compte en famille ; et ce crime ne commence rien.

De ce coup d'épée, Domna meurt, mais il n'est pas perdu pour sa sœur Mœsa qui l'encaisse comme un vrai guerrier.

Elle se vengera de Macrin, elle fera laver dans le sang le coup porté à l'honneur des Bassiens. Elle rétablira les Bassianides sur le trône des Antonins.

Et là-dessus, elle décide que son petit-fils, Elagabalus, sera roi.

Il a d'abord la beauté d'un roi, l'extérieur physique d'un roi, mais, surtout, il a d'un vrai roi l'ascendance spirituelle. Il est de la lignée des rois-prêtres d'Emèse. Aussi haut qu'on remonte dans la généalogie des rois solaires, on retrouve de mère en fils des Elagabalus en grand nombre ; leur filiation est incontestable : elle se poursuit sans ombre d'arrêt. Héliogabale a le droit de régner.

On peut dire que le trône est vacant, puisque Macrin, l'usurpateur, s'est installé à Antioche, qu'il y mène la vie abandonnée et facile d'un satrape oriental.

. Les historiens de l'époque en parlent comme d'une espèce de pitre sombre, d'idiot habillé en roi.

Il était, prétendent-ils, d'origine plébéienne, et, pour dissimuler sa basse extraction, il travaillait à se donner les allures physiques d'un roi. Il arpentait son palais vêtu de grandes robes très longues, changeant de ton, modifiant d'un instant à l'autre le diapason de sa voix. S'il n'avait pas l'esprit et la pénétration d'un Marc Aurèle, il parlait comme Marc Aurèle, sur un diapason toujours très bas, où sa voix rauque paraissait sombrer.

Voilà le fantoche que Mœsa trouve devant elle, au moment où elle se décide à agir ; et elle agit, sûre que le coup d'audace qui a porté une première fois ce fantoche à la royauté ne se renouvellera pas deux fois, qu'il ne saura pas retrouver en lui l'énergie qu'il faut pour défendre un trône, après avoir eu une première fois le caprice de s'en emparer.

D'ailleurs, toute la gestion de Macrin est un miracle d'imprévoyance, d'impuissance, de fatuité. Mœsa peut, sous ses yeux même, opérer le rassemblement de ses trésors, ceux qui viennent de Rome, et ceux qui dormaient à Antioche ; et les entasser dans les souterrains du temple d'Emèse, que personne n'oserait violer.

Le trésor de guerre, une fois en sûreté, on doit s'occuper de cultiver les consciences et le terrain.

Et c'est ici qu'apparaît Gannys.

Si, dans la préparation du complot, Julia Mœsa est le cerveau qui conçoit ; Julia Soemia, c'est l'atmosphère, l'espace, l'air, le fond génésique, l'enveloppement voluptueux ; et Gannys, l'exécutant

audacieux.

Gannys est cet homme que l'on a vu dans ce va-et-vient de victuailles, d'animaux, d'hommes, de briques d'or qui luisent dans les sacs de corde à grosse trame ; dans ce piétinement d'hommes armés, qui masquent le transbordement secret du trésor.

Un beau jour, il est apparu, un linge sanglant entre les cuisses. Et un autre jour, Eutychien s'est montré avec un linge sanglant lui aussi. Eutychien, qui enfle sa voix de faux grotesque, et fait le pitre pour distraire l'attention des soldats, les occuper de ses facéties.

C'est Gannys qui parle aux soldats, tandis qu'Eutychien les amuse ; et, avec l'or de Mœsa dont il use avec une abondance jamais lassée, qui leur glisse dans l'oreille des paroles terriblement précises, les paroles appropriées.

Ces paroles sont subtiles et précises. Enveloppantes et bien formulées. Elles font passer des yeux des soldats dans leur esprit, et de leur esprit dans tout leur être, ce spectacle d'un roi qui brûle ; elles invitent ces barbares, que nul jusqu'ici n'a su flatter, à tirer les conséquences actives de la vision qui les a remués. Et toute émotion que l'or équilibre est une émotion qu'on ne peut oublier.

Une fois le terrain préparé, et les consciences bien travaillées et préparées comme on prépare une toile à peindre, avec des fonds qui transparaîtront une fois l'œuvre terminée, Julia Mœsa considère que le moment est venu d'agir. Et elle agit.

Conduit par Gannys une nuit de juin 217, — 217, à en croire les stèles, les tablettes, les inscriptions lapidaires, l'inclinaison des signes du ciel ; 216, à en croire les textes douteux des historiens de l'époque, — Héliogabale, revêtu de la pourpre, est mené au camp des soldats.

Mais à en croire les historiens de l'époque, Héliogabale n'est qu'un fantoche, une tête de momie creuse, une sordide statue de roi. Et entre les mains de Julia Moesa, que les principes ne troublent pas, qui a donné sa vie à la politique, Elagabalus n'est qu'un membre qu'on agite au-dessus des soldats.

Les historiens montrent quand il faut, autant de fois qu'il faut, la personnalité d'Héliogabale, à travers ses actes de roi. Mais pour eux, cette personnalité ne s'est montrée qu'une fois. Elle s'est montrée sous les murs d'Emèse, à l'occasion de la bataille qui lui a valu la royauté. Là, le petit Héliogabale, qui n'a pas encore quatorze ans, rassemble, à la tête de mille cavaliers scythes, les troupes syriennes débandées et, sur un petit cheval blanc, court sus, inconscient du danger, aux cohortes de Macrinus !

« Les prétoriens de Macrin, raconte un historien de l'époque, tous gens d'élite, et devenus plus alertes et plus dispos parce qu'on les avait déchargés de tout ce qu'il y avait de plus pesant dans leur armure, combattirent avec tant de valeur qu'ils enfoncèrent leurs ennemis et commencèrent par jeter parmi eux le désordre. En ce péril, l'ambition et l'audace firent de Julia Moesa et de Julia Soëmia des héroïnes. Le jeune Héliogabale aussi donne, dans cette seule occasion de sa vie,

quelque signe de vigueur. Monté sur un cheval de guerre, l'épée nue à la main, il animait les siens à retourner au combat à son exemple. Ses exhortations opérèrent leur plein effet. La honte réveilla le courage des vaincus.

« Ils s'arrêtent. Ils se rallient. Ils sont fermes et se mettent en devoir de regagner le terrain qu'ils avaient perdu. »

Ce trait qui les a frappés et qu'ils citent, on comprend qu'il les ait frappés, parce que c'est un trait militaire, et qu'Héliogabale qui, par la suite, n'a pas hésité à verser le sang, a fait ici couler du sang guerrier, et qu'il l'a versé à la guerre, c'est du sang pris à des militaires, qui feront ensuite de beaux cadavres de combattants et de guerriers.

Or, je considère que l'héroïsme, et l'héroïsme sur tous les plans, est ce qui a le moins manqué au petit Héliogabale, monté sur le trône à quatorze ans, et qui en retombe à dix-huit dans le sang.

C'est sans doute par héroïsme qu'Héliogabale commet cet acte de cruauté insigne et qui a été considéré par tous comme impie et comme abominable, parce qu'immotivé et parce que gratuit ; cet acte, qui lui fait tuer de sa main Gannys, son précepteur qu'il aime, mais qui fait obstacle à ses excès.

Les historiens insistent sur le fait qu'Héliogabale ayant décidé de mettre à mort Gannys, nul n'a voulu se prêter à cet acte impie et stupide ; et qu'Héliogabale, après bien des hésitations, des angoisses, des retours sur lui-même, a fini par le tuer de sa main.

Or, Gannys est son précepteur bien-aimé. Son précepteur et son initiateur aux rites du soleil son père, dont il lui a appris à manier le sang.

Qu'Héliogabale soit un initié au sens où nous l'entendons aujourd'hui, c'est peu probable ; et son comportement semble démontrer qu'Héliogabale n'a jamais été un initié d'un haut grade. On n'est jamais initié d'ailleurs qu'à des opérations, et à des rites, à des signes extérieurs, à des passes hiéroglyphiques qui nous mettent sur la voie du secret. Et on ne peut douter de l'obstination que mit Héliogabale à se faire initier à toutes sortes d'opérations et de rites, les plus éloignés les uns des autres, et parfois les plus opposés.

« Il se fit aussi initier, dit Lampride, aux mystères de la Mère des dieux ; et s'arrogea le Taurobole, afin de pouvoir enlever la statue de la déesse, et de surprendre tout ce qui servait à son culte et que l'on tenait inviolablement caché aux profanes. On le vit dans le temple, au milieu d'eunuques fanatiques, agiter sa tête en tous sens, se lier les parties de la génération, faire enfin tout ce que font les Galles ; puis, la statue de la déesse une fois enlevée, il la transporta dans le sanctuaire de son dieu.

« Il représenta Vénus pleurant Adonis, avec tout l'appareil de gémissements et de contorsions qui caractérise en Syrie le culte de Salambo ; il donnait ainsi lui-même un présage de sa fin prochaine. Il déclarait hautement que tous les dieux n'étaient que les ministres du sien, assignant aux uns le titre d'officiers de sa chambre, à d'autres celui de ses valets, à d'autres différents emplois près de sa personne. Il

voulut faire enlever au temple de Diane, à Laodicée, les pierres qu'on appelle Divines, qu'Oreste y avait placées, celle même de la déesse qu'il avait mise dans son sanctuaire. »

Donc, pendant qu'on se sert de lui comme d'un fantoche, d'un fantoche vidé de roi, pendant qu'on le manipule comme un membre, — et les parades journalières au temple font partie de ces manipulations, — pendant que tout le monde travaille pour lui, tout le monde, c'est-à-dire Julia Mœsa, sa grand'mère, Julia Sœmia, sa mère, et les deux eunuques de celle-ci, de Julia Sœmiamira : Gannys le prévoyant, le sagace, Eutychien le Grotesque ; — et, tout à côté de Julia Sœmia, Julia Mammœa, la sœur de cette dernière, qui, tout en faisant semblant de travailler pour lui, travaille en réalité pour son fils, le petit Alexandre Sévère (pour mettre, à la place d'Héliogabale, un jeune empereur à la verge pure et à la tête de mouton frisé) ; tandis que tout le monde travaille pour lui, Héliogabale aussi travaille pour lui-même, mais d'une façon qui aurait bien étonné les historiens de l'époque, s'ils s'étaient risqués à y regarder de plus près. On peut le mener tous les jours au temple ; et, revêtu de la tiare solaire qui porte une corne de bélier, le faire évoluer selon les rites comme une statue qui ne dit mot ; Héliogabale, aidé de Gannys, a pénétré toute l'intrigue, et il se propose d'en profiter.

Mais d'en profiter comme un roi. Avec grandeur et magnificence, avec une conscience vraiment royale des pouvoirs qui reviennent au roi et qu'il puise derrière les rites.

Et dans ces rites il y a son nom :

EL-GABAL.

Et toute la série innombrable des aspects écrits de son nom qui correspondent à des prononciations graduées, à des jets fusants, à des formes en éventail, aux figures noires, blanches, jaunes, rouges de la Haute Personne de Dieu.

Et ces figures à leur tour répondent à des couleurs et à des races d'étoiles rangées par groupes dans le Zodiaque de Ram.

Et les quatre grandes races humaines répondent comme des échos organiques aux divisions du Zodiaque de Ram inspiré par Dieu.

Et tous ces états divergents, toutes ces formes furtives, tous ces noms rejaillissent à leur tour en cascades dans le nom contracté d'

HELIOGABALUS

ELAGABALUS

EL-GABAL.

Trente peuples ont piétiné, ont rêvé, autour de la richesse de ce nom, dont la prononciation fait naître comme une rose des vents, en tous sens, les images de trente forces.

Gannys, son précepteur, qui bouge à l'ombre des pierres vives et des émaux, lui a appris le sens des rites, la force éruptive des noms.

Les noms, ça ne se dit pas du haut de la tête, ça se forme dans les

poumons et ça remonte dans la tête. Mais le commandement venu de la tête n'est un nom que dans les poumons.

Et ça se forme avec

GABAL

chose plastique et formatrice. Mot qui prend forme et donne la forme.

Et dans

EL-GABAL

il y a

GABAL

qui forme le nom.

Mais dans

GABAL

il y a

GIBIL (*en vieux dialecte akkadien*).

Gibil, le feu qui détruit et déforme, mais prépare la renaissance du Phénix rouge, issu du feu et qui est l'emblème de la femme, de la femme pour les menstrues rouge-feu.

Et dans

EL-GABALUS

il y a

EL

qui veut dire dieu et qui s'écrit avec ou sans H ; mais qui fondu
avec Gabal donne

HELAH-GABAL.

Et la terre d'Elam, proche la Bactriane, est la terre de dieu.

Mais dans

GABAL

il y a encore

BAAL

ou

BEL

ou

BEL-GI

Dieu Chaldéen, dieu du feu qui prononcé, écrit et épelé en sens
inverse, donne

GIBIL

(Kibil) le feu, en vieux dialecte araméen.

Et encore,

GABAL

qui signifie la Montagne, en dialecte araméo-chaldéen.

Mais il y a surtout,

BEL

dieu suprême, dieu réducteur, par lequel tout se ramène au principe, dieu unitaire, éliminateur.

Héliogabale rassemble en lui-même la puissance de tous ces noms, où l'on peut voir qu'une seule chose, celle qui nous vient d'abord à l'esprit, le soleil, n'intervient pas.

Ce sont les Grecs qui ont introduit Hélios dans le nom d'Héliogabale et l'ont confondu avec

EL,

dieu suprême, dieu des sommets. Car si le Soleil intervient dans son nom, c'est à l'instar d'un lieu élevé, qu'on identifie avec un cône, chose en pointe, parce qu'en principe, toute montagne se peut figurer par un cône ou par une pointe, et que le soleil, par sa lumière, est à la pointe du monde créé.

Le monde d'en haut et le monde d'en bas se rejoignent dans l'étoile à six branches, sceau magique de Salomon, et tous les deux

finissent en pointe, le visible comme l'invisible, le créé comme l'incrée.



Ce dieu formateur et déformateur qui tient en lui tous les noms des dieux, toutes les formes qu'ils ont prises.

Depuis

SATURNE ISWARA

le soleil, principe igné, principe mâle,

jusqu'à

RHEA, PRACRITI,

la lune, principe humide et féminin,

qui se tiennent entre les deux pôles opposés de la manifestation formelle : le masculin et le féminin.

Que Saturne soit le soleil, comme Apollon est le soleil, voilà qui n'a plus de quoi nous surprendre quand nous savons que dieu, qui descend, varie ses formes et ses puissances, avec les formes de son action.

Et l'on sait que

RA

le soleil

pour les Egyptiens est un épervier, mais qu'il est aussi un veau ou un homme, et le veau placé avant l'homme — suivant l'usage que l'on en fait.

Mais ce

RA

devient

BEL-SCHAMASCH

en Chaldée.

Et il est le *juge* qui départage les coutumes des Chaldéens

Et

APOLLON

force en action du soleil, sans perdre son nom, se double d'une ombre, d'une sorte de sobriquet, qui lui demeure toujours accolé.

C'est ainsi qu'on a pu l'appeler

APOLLON LOXIAS

APOLLON LIBYSTINOS

APOLLON DELIOS

APOLLON PHEBUS

APOLLON PHANES, et Apollon Phanès, c'est Apollon contre-coup, double coup, ou double semence.

APOLLON LYCIAS

APOLLON LYCOPHAS,

et Apollon Lycophas, c'est Apollon le loup, qui dévore tout, même les ténèbres.

Et Apollon qui, formé de substance, se meut dans l'orbite de la substance, s'appelle aussi :

APOLLON ARGYROTONUS.

Et Apollon s'appelle quelquefois

APOLLON SMINTHEUS,

et il indique l'excès, l'extrême, le point crevant, l'abcès mûr.

Il y a enfin

APOLLON PYTHIEN,

qui, mâle, ignore la Pythie femelle ; et n'a rien à voir avec les oracles. C'est ici l'Apollon qui étouffe, qui domine le Serpent-Python.

L'humeur du Chaos jette des brumes qui serpentent autour de la

terre, formant la figure d'un dragon.

Et Apollon, le principe igné, s'élève d'un bond et gagne les sphères, d'où il traverse de ses flèches les anneaux du Serpent-Python.

Héliogabale puise dans ces hautes idées et dans ces noms, qui lui appartiennent, la conscience et l'orgueil d'un roi ; mais son organisme d'enfant y puise une confusion et une angoisse qui n'arrêteront pas.

Héliogabale est arrivé à la période anarchique de la haute religion solaire et il est arrivé, historiquement, dans une période d'anarchie.

Cela n'a pas empêché son identification rituelle, son effort d'identification avec dieu. Cela n'a pas empêché que dans son attaque menée à fond contre l'anarchie polythéiste romaine, il ne se soit comporté comme le vrai prêtre d'un culte unitaire, comme la personnification d'un dieu unique, qui est le soleil.

Car si pour Julia Mœsa, Elagabalus n'est qu'un membre, une sorte de statue peinte qui sert à halluciner des soldats, pour Héliogabale, Elagabalus c'est le membre érectile, à la fois humain et divin. Le membre érectile et le membre fort. Le membre-force qui se partage et qu'on partage, qu'on n'utilise que partagé.

Le membre érectile c'est le soleil, le cône de la reproduction sur la terre, comme Elagabalus, le soleil de la terre, est le cône de la reproduction dans le ciel.

Il faut donc devenir le soleil, passer dans Elagabalus lui-même,

changer de façon d'exister.

En ce qui concerne cette identification d'Héliogabale avec son dieu, tantôt les archéologues nous apprennent qu'Héliogabale se prend pour son dieu, tantôt qu'il se cache derrière son dieu et s'en distingue.

Mais un homme n'est pas un dieu, et si le christ est un dieu fait homme, c'est comme homme, dit-on, qu'il est mort, et non comme dieu. Et pourquoi Elagabalus ne se croirait-il pas un dieu fait homme, et pourquoi empêcherait-on l'empereur Héliogabale de mettre le dieu en avant de l'homme et d'écraser l'homme sous le dieu ?

Toute sa vie, Héliogabale est en proie à cette aimantation des contraires, à ce double écartèlement.

D'un côté,

LE DIEU,

de l'autre côté,

L'HOMME.

Et dans l'homme, le roi humain et le roi solaire.

Et dans le roi humain, l'homme couronné et découronné.

Si Héliogabale apporte l'anarchie dans Rome, s'il apparaît comme le ferment qui précipite un état latent d'anarchie, la première anarchie est en lui, et elle lui ravage l'organisme, elle jette son esprit dans une sorte de folie précoce qui a un nom dans la terminologie médicale

d'aujourd'hui.

Héliogabale, c'est l'homme et la femme.

Et la religion du soleil, c'est la religion de l'homme, mais qui ne peut rien sans la femme, son double, où il se réfléchit.

La religion de l'UN qui se coupe en DEUX pour agir.

Pour ETRE.

La religion de la séparation initiale de l'UN.

UN et DEUX réunis dans le premier androgyne.

Qui est LUI, l'homme.

Et LUI, la femme.

En même temps

Réunis en UN

Il y a dans Héliogabale le double combat :

1° De l'UN qui se divise en restant UN. De l'homme qui devient femme et reste l'homme à perpétuité.

2° Du Roi Solaire dont l'homme qui accepte mal d'être roi humain. Qui crache sur l'homme et finit par le jeter à l'égout.

Parce qu'un homme n'est pas un roi, et que pour lui et comme roi, roi solitaire, dieu incarné, vivre en ce monde est une chute et une

étrange destitution.

Héliogabale absorbe son dieu ; il mange son dieu comme le chrétien mange le sien ; et il en sépare dans son organisme les principes ; il étale ce combat de principes dans les cavités doubles de sa chair.

Et voilà ce que Lampride, historien de l'époque, n'a pas compris.

« Il épousa une femme, la timide Cornelia Paula, et consumma, dit-il, le mariage. »

Cet historien s'étonne qu'Héliogabale puisse coucher avec une femme, puisse normalement pénétrer une femme ; — ce qui serait chez un pédéraste-né d'une étrange inconséquence et une sorte de trahison organique à l'égard de sa pédérastie, prouve chez Héliogabale que ce pédéraste religieux et précoce a de la suite dans les idées.

Mais ce qui beaucoup plus que l'Androgyne apparaît dans cette image tournante, dans cette nature fascinante et double qui descend de Vénus incarnée, et dans sa prodigieuse inconséquence sexuelle, image elle-même de la plus rigoureuse logique d'esprit, c'est l'idée de l'ANARCHIE.

Héliogabale est un anarchiste-né, et qui supporte mal la couronne, et tous ses actes de roi sont des actes d'anarchiste-né, ennemi public de l'ordre, qui est un ennemi de l'ordre public ; mais son anarchie, il la pratique d'abord en lui-même et contre lui-même, et l'anarchie qu'il apporte dans le gouvernement de Rome, on peut dire

qu'il prêche d'exemple et qu'il l'a payée le prix qu'il fallait.

Lorsque le Galle se coupe le membre, et qu'on lui jette une robe de femme, je vois dans ce rite le désir d'en finir avec une certaine contradiction, de réunir d'un coup l'homme et la femme, de les combiner, de les fondre en un et de les fondre dans le mâle et par le mâle. Le mâle étant l'Initiateur.

Peu s'en est fallu, disent les historiens, qu'Héliogabale ne se soit fait lui aussi couper le membre.

Si le fait est vrai, il y aurait eu là une grave erreur de la part d'Héliogabale ; et je pense que les historiens du temps qui n'entendaient rien à la poésie, et encore moins à la métaphysique, ont dû prendre le faux pour du vrai et la simulation du fait par le rite pour un geste réalisé.

Que des hommes perdus çà et là, des prêtres, des Galles sans importance, se livrent à un geste qui les achève, il y a certes, dans ce geste-là, de quoi corser la valeur du rite, mais Elagabalus, le Soleil sur la terre, ne peut perdre le signe solaire, il ne doit opérer que dans l'abstrait.

Dans le soleil, il y a la guerre, Mars, le soleil est un dieu guerrier ; et le rite du Galle est un rite de guerre : l'homme et la femme fondus dans le sang, au prix du sang.

Dans la guerre abstraite d'Héliogabale, dans sa bataille de principes, dans sa guerre de virtualités, il y a du sang humain comme

dans l'autre, non pas du sang abstrait, du sang irréel et qu'on imagine, mais du sang vrai, et qui a coulé, qui peut couler ; et si Héliogabale ne l'a pas versé pour la défense du territoire, c'est avec lui qu'il a payé sa poésie et ses idées.

Toute la vie d'Héliogabale, c'est de l'anarchie en acte, car Elagabalus, le dieu unitaire, qui rassemble l'homme et la femme, les pôles hostiles, le UN et le DEUX, c'est la fin des contradictions, l'élimination de la guerre et de l'anarchie, mais par la guerre, et c'est aussi, sur cette terre de contradiction et de désordre, la mise en œuvre de l'anarchie. Et l'anarchie, au point où Héliogabale la pousse, c'est de la poésie réalisée.

Il y a dans toute poésie une contradiction essentielle. La poésie, c'est de la multiplicité broyée et qui rend des flammes. Et la poésie, qui ramène l'ordre, ressuscite d'abord le désordre, le désordre aux aspects enflammés ; elle fait s'entre-choquer des aspects qu'elle ramène à un point unique : feu, geste, sang, cri.

Ramener la poésie et l'ordre dans un monde dont l'existence même est un défi à l'ordre, c'est ramener la guerre et la permanence de la guerre ; c'est amener un état de cruauté appliqué, c'est susciter une anarchie sans nom, l'anarchie des choses et des aspects qui se réveillent avant de sombrer à nouveau et de se fondre dans l'unité. Mais celui qui réveille cette anarchie dangereuse en est toujours la première victime. Et Héliogabale est un anarchiste appliqué qui commence par se dévorer lui-même, et qui finit par dévorer ses excréments.

Dans une vie dont la chronologie est impossible, mais où les historiens, qui racontent tout au long ses cruautés sans date, voient un monstre, je vois, moi, une nature d'une plasticité prodigieuse, qui ressent l'anarchie des faits et s'insurge contre les faits.

Je vois dans Héliogabale une intelligence frémissante qui tire une idée de chaque objet et de chaque rencontre d'objets.

L'homme qui crie en jetant des objets rituels dans la fournaise qu'il a fait allumer sur les marches du temple d'Hercule à Rome .

« Cela seul, oui, cela seul est digne d'un Empereur »,

qui dilapide ainsi une partie du trésor non seulement royal, mais sacerdotal ; l'homme qui entre à Rome en tenant serrée, dans ses bras, la pierre conique, le grand phallus reproducteur ; l'homme qui cherche à mettre par-dessus tout, plus haut que tout, cette pierre comme un principe ; l'homme qui croit à l'unité de tout et traîne à Rome, non pas une pierre, mais un signe, un symbole de l'unité de tout ; l'homme qui tente d'unifier les dieux, qui fait marteler devant son dieu les statues des faux dieux de Rome, n'est pas pour moi un idolâtre, mais un mage et, naissant au milieu des rites, il participe de leurs pouvoirs.

Dans la nuit du 15 au 16 mai 217, Héliogabale est mené aux soldats. Sa mère à demi nue, la superbe Julia Soëmia, poussant devant elle le petit Bassianus Avitus, habillé en Caracalla, passe dans les rangs des soldats, qui bivouaquent au pied du temple, comme si elle voulait

se donner à chacun d'eux. On a installé une musique romaine dans l'enceinte réservée du temple, musique rude et sèche, qui n'est pas sans plagier les accents de certains orchestres assyriens. Musique ésotérique et mystérieuse, quoique romaine, prise au temple de la mère des dieux. Cette musique scande la marche de Soëmia et d'Héliogabale au milieu du camp des guerriers. Ceux-ci, alertés par Gannys, n'ignorent rien de ce qui va se passer.

Après un ou deux tours dans le camp, avec Elagabalus qui a revêtu la pourpre romaine, le lourd manteau des empereurs, presque trop long pour son jeune corps, celui-ci monte sur les remparts.

Dix mille torches flambent dans le camp, réfléchies par de hauts miroirs amenés à la faveur de la nuit. Et tout à coup, on assiste à une vision inattendue :

Une peinture de trente coudées de haut, de vingt de large, est déroulée du haut des remparts ; la lumière innombrable des torches réfléchies par les hauts miroirs tombe à pleins feux sur l'immense peinture. Une sorte de dieu guerrier s'y révèle : est-ce Héliogabale ou Caracalla ; c'est le costume de Caracalla avec la tête d'Héliogabale. Mais une tête d'Héliogabale qui semble transparaître sous les traits de Caracalla.

Le camp applaudit, la musique cesse. Gannys, opportun, prononce un discours :

GANNYS. — Voilà le fils de Caracalla.

Silence ! Stupeur. Les soldats se regardent.

A l'autre bout du camp, échevelée, les seins sortis, la poitrine haute, Julia Scemia est blanche de feux.

JULIA SCÉMIA. — Oui, voilà le fils de Caracalla. Voilà le dieu que j'ai conçu dans ses bras.

Personne ne rit, nul ne proteste ; c'est du théâtre bien rendu, magnifiquement étudié.

GANNYS. — Il y a à Antioche un faux empereur, ce Macrin qui n'est fils de personne, qui a pris la pourpre de Caracalla et s'est élevé sur le trône de Rome au prix du sang de Caracalla. Je vous invite à rétablir le fils de Caracalla dans ses droits. Le jeune Bassianus Avitus doit retrouver sur le trône romain l'héritage des Bassianides. Vous avez suivi dans trente guerres Caracalla, qui sortait de Septime Sévère ; vous suivrez dans de nouvelles guerres Elagabalus Avitus, qui descend de Caracalla.

Ici, applaudissements, explosion de joie, longue rumeur qui se prolonge jusqu'au bout extrême du camp.

Les torches s'inclinent. L'aurore naît. Un vent frais s'élève. Les troupes se ramassent et s'ébranlent. Gannys, sur un cheval fauve, se met à la tête des guerriers.

La bataille, autour d'Emèse, peut se diviser en trois phases.

Dans la première, Héliogabale est plébiscité par les soldats. Ceux-ci, sentant que leur geste constitue une sorte de rébellion ouverte, se barricadent dans leur camp et s'apprêtent à soutenir l'attaque des forces gouvernementales, conduites par l'un des chefs du prétoire : Ulpius Julianus.

Celui-ci, qui ne croit pas à la force de la rébellion, mène l'attaque sans conviction et sans chaleur. Il temporise, se refusant à croire à l'intronisation d'un monarque de quatorze ans.

Il aurait pu tout régler en un jour s'il avait poussé l'attaque à fond, mais comptant sur la défection spontanée des troupes d'Héliogabale, il se retire après un simulacre de combat.

Dans la seconde phase, Ulpius Julianus revient à la charge, décidé cette fois à en finir. Mais trop tard. Les assiégés ont pris conscience de leur force, et du flottement des assiégeants. Pourtant la bataille est rude. Elle dure une journée entière, de l'aurore au couchant. Sur le tard apparaît la lune. Non comme un décor, mais comme une force. La lune de Domna et de Soëmia avec laquelle Ulpius Julianus n'a rien à faire. Les soldats d'Héliogabale incitent du haut des remparts les prétoriens de Julianus à tourner casaque. Des émissaires de Gannys, mêlés aux troupes de Julianus, leur glissent à l'oreille de précieuses promesses, et leur distribuent gratuitement de l'or.

Dans les troupes de Julianus, un flottement se dessine, car si les prétoriens tiennent bon, les mercenaires se débandent ; jusqu'à ce que les prétoriens eux-mêmes à qui Héliogabale a fait promettre la vie

sauve, s'ils consentent à passer dans son camp, finissent par abandonner Ulpus Julianus.

Roi pour roi, Héliogabale vaut Diadumène. Car Macrin, de son côté, a fait élire un petit roi, a fait plébisciter, par les prétoriens d'Apamée, son fils, le petit Diadumène ainsi nommé à cause de la couronne naturelle que lui fait au-dessus de l'arcade sourcilière le débordement de son os frontal. Le petit Diadumène a dix ans, et il vient de prendre le titre d'Auguste. Or, à peine roi, il s'est fait remarquer par ses cruautés. Il a fait scier lentement les parties génitales à des gardes qui, selon lui, n'avaient pas crié assez fort le jour de son couronnement. Les couronnements improvisés abondent dans cette partie ignorée de l'histoire.

Devant la désertion à peu près unanime de ses troupes, Ulpus Julianus s'enfuit. Il aurait pu, à la tête de deux ou trois cents fidèles, foncer au milieu de ce négoce, de cet achat de fidélités, de cette mise aux enchères des dévouements et des consciences qui a lieu du haut des remparts. Il préfère désertir lâchement le champ de bataille et, déguisé en prêtre, se réfugier dans un petit temple perdu au milieu des champs. Mais on le reconnaît. On le rattrape. Et deux jours après, les émissaires d'Héliogabale, venus annoncer à Macrin les résultats de la bataille, lancent en guise de défi à celui-ci, dans un paquet de linge sale, la tête sanglante d'Ulpus Julianus.

Macrin, parti d'Apamée, à la tête de cinq cents prétoriens fidèles, contourne Emèse et rentre à Antioche où il crie victoire. Puis, sous couleur de poursuivre les fuyards d'Héliogabale, il rassemble tout ce

qu'il peut trouver de troupes solides, et redescend vers Emèse, croyant ne faire qu'une bouchée de cette masse hétéroclite d'hommes commandée par trois femmes, deux eunuques et un jeune enfant. Mais il a compté sans Gannys ; et c'est ici la troisième phase du combat.

Gannys, qui connaît bien le pays, ne donne pas aux troupes de Macrin le temps d'atteindre Emèse ; il lui livre bataille au lieu et à l'heure choisis par lui. Le combat a lieu presque sous les murs d'Antioche, dans une sorte de vallon tortueux, cerné de collines où déjà sont installés les partisans d'Héliogabale.

Il est deux heures de l'après-midi. Le soleil, qui frappe droit le vallon, aveugle les légions de Macrin, qui a autour de lui les meilleures troupes de Rome. Les soldats de Gannys attaquent de trois côtés à la fois. Mais bien qu'aveuglés de soleil et d'abord désarmés par cette attaque circulaire, les légionnaires de Macrin tiennent bon, — et ils foncent. La musique des légions romaines sonne à toute volée, introduisant le trouble chez les prétoriens passés du côté d'Héliogabale, qui ne savent plus où est leur devoir. Ils voient devant eux des prétoriens comme eux, qu'on ne sait quel caprice du sort les oblige maintenant à combattre. Ils mettent bas les armes et s'apprêtent à changer de camp.

Sentant cela, voyant devant eux, comme un mur, le front uni de la garde du prétoire, les mercenaires macédoniens, les cavaliers scythes, les volontaires syriens qui agitent au-dessus d'eux l'étendard rouge de Phénicie, jettent leurs armes et leurs étendards dans la poussière, et esquissent le geste de fuir. Gannys, sur son cheval fauve,

se jette au milieu d'eux et tente de les rallier avec des gestes bizarres de ses coudes et de ses bras qui, tour à tour, se croisent et se décroisent au-dessus de ses pectoraux lumineux. Peine perdue. C'est alors que les deux Julies, Mœsa, la grand'mère, et Soëmia, la mère, descendues de leur char, se jettent dans la mêlée.

Des cadavres gisent autour d'elles dans la poussière, criblés de flèches ; et des flèches perdues continuent à sillonner l'air. Elles arrachent leurs glaives aux cadavres, elles s'abritent d'un bouclier ramassé au milieu des morts, elles montent sur des coursiers emballés, elles lèvent l'étendard rouge et se lancent au galop et sans mot dire au milieu des combattants. Elles sillonnent deux et trois fois le gros des troupes qui se débandent ; de son côté, Héliogabale s'ébranle. Son manteau de pourpre flotte au vent, claque comme les étendards de ses mères. Les prétoriens reconnaissent un chef. Les mercenaires transportés par la charge héroïque des deux femmes ramassent à terre leurs étendards. Les officiers qui les sentent de nouveau en main les reforment. Une charge unanime vient frapper comme un coin les légionnaires de Macrin, les bouscule, parvient jusqu'au triangle inexpugnable des prétoriens ; une terrible mêlée s'ensuit où la vieille Julia Mœsa frappe d'estoc et de taille, où Julia Soëmia, comme ivre, détourne les flèches et les relance, s'abritant de son bouclier.

Si les deux femmes frappent au centre, Héliogabale sur un cheval lui aussi emballé, et suivi de mille cavaliers scythes, avec Gannys à ses côtés, pousse sur le flanc de Macrin une sorte de pointe dangereuse, exécute un vaste mouvement tournant. La forteresse des prétoriens

semble trembler sur ses bases, frémir, tourner sur elle-même comme la tête d'un cheval qui s'ébroue. Déjà le soleil a tourné. Héliogabale, à l'extrémité du champ de bataille et qui revient à bride abattue sur les derrières de Macrin, reçoit en pleine figure les rayons du soleil couchant. Sa lumière l'exalte encore. Il voit maintenant devant lui, très loin, s'agiter les étendards de ses mères. Un mugissement grave, soutenu, prolongé, s'élève du champ de bataille, dans une odeur de poussière, de sang, de bêtes mortes, de cuir brûlé ; dans un vacarme assourdissant de ferrailles, où passent de seconde en seconde les hurlements stridents des blessés. Des ombres passent sur le sol, très loin, mêlées aux rayons rouges du soleil, qui s'étendent en immenses traînées. Macrin, le faible Macrin, entend le crescendo du combat. Il sent se renouer et reprendre, dans un sens défavorable pour lui, la partie qui lui paraissait gagnée. Pourtant, rien n'est perdu, mais il faut tenir ; et Macrin ne peut pas tenir. Il n'est pas de ceux qui tiennent. Il s'affole. Déjà la ruée d'Héliogabale se rapproche. Julia Mœsa et Julia Scœmia qui n'ont pu percer la ligne dure des prétoriens, — liés et comme soudés l'un à l'autre, — tournent autour d'eux en hurlant, crevant de-ci de-là les crânes qui avancent au-devant de la ligne jamais entamée. Macrin aperçoit sur sa droite au milieu des troupes qui se battent, agglutinées membre à membre, et comme morceau par morceau, une sorte de mince anfractuosité. Il déchire sa pourpre, la jette sur les épaules du premier officier qu'il trouve, lance sa couronne sur la tête d'un général, et, faisant rouler ses éperons, il pousse son cheval en avant, et pique des deux. Ce que voyant, ses prétoriens jettent leurs armes, se tournent vers Héliogabale qui arrive, poussent

vers lui un triple hurrah d'enthousiasme.

Ainsi finit la bataille qui ouvre à Héliogabale le chemin de la royauté.

La bataille finie, le trône gagné, il s'agit de rentrer dans Rome, d'y pénétrer avec éclat. Non pas comme Septime Sévère avec des soldats armés en guerre, mais à la façon d'un vrai roi solaire, d'un monarque qui tient de haut sa suprématie éphémère, qui l'a conquise par la guerre, mais qui doit faire oublier la guerre.

Et les historiens de l'époque ne tarissent pas d'épithètes sur les fêtes de son couronnement, sur leur caractère décoratif et pacifique. Sur leur luxe surabondant. Il faut dire que le couronnement d'Héliogabale commence à Antioche vers la fin de l'été 217 et qu'il s'achève à Rome au printemps de l'année suivante, après un hiver passé à Nicomédie, en Asie.

Nicomédie est la Riviera, le Deauville de l'époque, et c'est au sujet de ce séjour d'Héliogabale à Nicomédie que les historiens commencent à devenir fous de rage.

Voici ce qu'en dit Lampride, qui semble s'être constitué le Joinville de ce saint Louis de la Croisade du Sexe, qui porte un membre d'homme en guise de croix, de lance ou d'épée :

« Dans un hiver que l'Empereur passa à Nicomédie, comme il s'y comportait de la façon la plus dégoûtante, admettant les hommes à un

commerce réciproque de turpitudes, les soldats se repentirent bientôt de ce qu'ils avaient fait et se rappelèrent avec amertume qu'ils avaient conspiré contre Macrin pour faire ce nouveau prince ; ils pensèrent donc à porter leurs vues sur Alexandre, cousin de ce même Héliogabale et auquel le Sénat, après la mort de Macrin, avait conféré le titre de César. Car qui pouvait supporter un prince qui prêtait à la luxure toutes les cavités de son corps, quand on ne le souffre pas des bêtes elles-mêmes. Enfin, il en vint au point de ne plus s'occuper d'autre chose dans Rome que d'avoir des émissaires chargés du soin de rechercher exactement les hommes les mieux conformés pour ses goûts abjects et de les introduire au palais pour qu'il pût en jouir.

« Il se plaisait en outre à faire représenter la fable de Pâris ; lui-même y jouait le rôle de Vénus, et laissant tout à coup tomber ses vêtements à ses pieds, entièrement nu, une main sur le sein, l'autre sur les parties génitales, il s'agenouillait et, élevant la partie postérieure, il la présentait aux compagnons de sa débauche. Il arrangeait aussi son visage comme on peint celui de Vénus, et avait soin que tout son corps fût parfaitement poli, regardant comme le principal avantage qu'il pouvait tirer de la vie, de se faire juger apte à satisfaire les goûts libidineux du plus grand nombre possible. »

On regagne Rome par petites étapes, et sur le passage de l'escorte impériale, de l'immense escorte qui semble entraîner avec elle les pays qu'elle a traversés, de faux empereurs se manifestent.

Des colporteurs, des ouvriers, des esclaves qui, devant l'anarchie régnante et voyant bouleversées toutes les règles de l'hérédité royale,

croient pouvoir être rois, eux aussi.

« Ça y est, semble dire Lampride, c'est l'anarchie ! »

Non content de prendre le trône pour un tréteau, de donner aux pays qu'il traverse l'exemple de la mollesse, du désordre, de la dépravation, voici qu'il prend la terre même de l'empire pour un tréteau, et qu'il y suscite de faux rois. Jamais plus bel exemple d'anarchie ne fut donné au monde. Car pour Lampride, cette représentation au naturel et devant cent mille personnes, de la fable de Vénus et de Pâris avec l'état de fièvre qu'elle crée, avec les mirages qu'elle suscite, est un exemple d'anarchie dangereuse, c'est la poésie et le théâtre mis sur le plan de la réalité la plus véridique.

Mais à y regarder de près, les reproches de Lampride ne tiennent pas. Qu'a fait au juste Héliogabale ? Il a peut-être transformé le trône romain en tréteau, mais il a du coup introduit le théâtre et par le théâtre la poésie sur le trône de Rome, dans le palais d'un empereur romain, et la poésie, quand elle est réelle, ça mérite du sang, ça justifie que l'on verse le sang.

Car on peut penser que si près des mystères antiques et sur la ligne d'aspersion des Tauroboles, les personnages qui étaient ainsi mis en scène ne devaient pas se comporter comme de froides allégories, mais que signifiant des forces de la nature, je veux dire de la seconde nature, celle qui correspond au cercle intérieur du soleil, au deuxième soleil selon Julien, celui qui est entre la périphérie et le centre, — et l'on sait que le troisième seul est visible, — ils devaient conserver une

force de pur élément.

A part cela, Héliogabale peut donner aux coutumes et aux mœurs romaines toutes les entorses qu'il voudra, jeter aux orties la toge romaine, endosser la pourpre phénicienne, donner cet exemple d'anarchie qui consiste pour un empereur romain à prendre le costume d'un autre pays, et pour un homme à revêtir des habits de femme, se couvrir de pierres, de perles, d'aigrettes, de coraux et de talismans, ce qui est anarchique du point de vue romain est pour Héliogabale la fidélité à un ordre, et cela veut dire que ce décorum tombé du ciel y remonte par tous les moyens.

Rien de gratuit dans la magnificence d'Héliogabale, ni dans cette merveilleuse ardeur au désordre qui n'est que l'application d'une idée métaphysique et supérieure de l'ordre, c'est-à-dire de l'unité.

Il applique son idée religieuse de l'ordre comme un camouflet sur la face du monde latin ; et il l'applique avec la plus extrême rigueur, avec un sentiment de perfection rigoureuse où il y a une idée occulte et mystérieuse de la perfection et de l'unification. Il n'y a pas de paradoxe à considérer que cette idée de l'ordre est poétique par-dessus le marché.

Héliogabale a entrepris une démoralisation systématique et joyeuse de l'esprit et de la conscience latine ; et il aurait poussé à l'extrême cette subversion du monde latin s'il avait pu vivre assez longtemps pour la mener à bonne fin.

On ne peut refuser à Héliogabale, en tout cas, de la suite dans les idées. Et on ne peut douter de l'obstination qu'il mit à les appliquer. Cet empereur, qui a quatorze ans au moment où il prend la couronne, est un mythomane dans le sens littéral et concret du terme. C'est-à-dire qu'il voit les mythes qui sont, et qu'il les applique. Il applique pour une fois, et la seule fois peut-être dans l'Histoire, des mythes vrais. Il jette une idée métaphysique dans le tourbillon des pauvres effigies terrestres et latines auxquelles personne ne croit plus ; et le monde latin moins que tout autre.

Il punit le monde latin de ne plus croire à ses mythes ni à aucun mythe, et il ne se prive pas d'ailleurs de manifester le mépris qu'il a pour cette race de cultivateurs-nés, à la face tournée vers la terre, et qui n'a jamais su faire autre chose que d'épier ce qui en sortira.

L'anarchiste dit.

Ni Dieu ni maître, moi tout seul.

Héliogabale, une fois sur le trône, n'accepte aucune loi ; et il est le maître. Sa propre loi personnelle sera donc la loi de tous. Il impose sa tyrannie. Tout tyran n'est au fond qu'un anarchiste qui a pris la couronne et qui met le monde à son pas.

Il y a pourtant une autre idée dans l'anarchie d'Héliogabale. Se croyant dieu, s'identifiant avec son dieu, il ne commet jamais l'erreur d'inventer une loi humaine, une absurde et saugrenue loi humaine,

par laquelle lui, dieu, parlerait. Il se conforme à la loi divine, à laquelle il a été initié, et il faut reconnaître qu'à part quelques excès çà et là, quelques plaisanteries sans importance, Héliogabale n'a jamais abandonné le point de vue mystique d'un dieu incarné, mais qui se conforme au rite millénaire de dieu.

Héliogabale, arrivé à Rome, chasse les hommes du Sénat et il met à leur place des femmes. Pour les Romains, c'est de l'anarchie, mais pour la religion des menstrues, qui a fondé la pourpre tyrienne, et pour Héliogabale qui l'applique, il n'y a là qu'un simple rétablissement d'équilibre, un retour raisonné à la loi, puisque c'est à la femme, la première née, la première venue dans l'ordre cosmique qu'il revient de faire des lois.

Héliogabale a pu arriver à Rome au printemps de 218, après une étrange marche du sexe, un déchaînement fulgurant des fêtes à travers tous les Balkans. Tantôt courant à fond de train avec son char, recouvert de bâches, et derrière lui le Phallus de dix tonnes qui suit le train, dans une sorte de cage monumentale faite, semble-t-il, par une baleine ou un mammouth. Tantôt s'arrêtant, montrant ses richesses, révélant tout ce qu'il peut faire en guise de somptuosités, de largesses, et aussi de parades étranges devant des populations stupides et apeurées. Traîné par trois cents taureaux que l'on enrage en les harcelant avec des meutes de hyènes hurlantes, mais enchaînées, le Phallus sur une immense charrette surbaissée, aux roues larges comme des cuisses d'éléphant, traverse la Turquie d'Europe, la Macédoine, la

Grèce, les Balkans, l'Autriche actuelle, à la vitesse d'un zèbre qui court.

Puis, de temps en temps, la musique commence. On s'arrête. On enlève les bâches. Le Phallus est monté sur son socle, tiré avec des cordes, la pointe en l'air. Et la bande des pédérastes sort, et aussi des acteurs, des danseuses, des Galles châtrés et momifiés.

Car il y a un rite des morts, un rite du triage des sexes, des objets faits de membres d'hommes tendus, tannés, noircis du bout comme des bâtons durcis au feu. Les membres, — fichés au bout d'un bâton comme des chandelles au bout de clous, comme les pointes d'une masse d'armes ; pendus comme des clochettes à des arceaux d'or recourbés ; piqués sur des plaques énormes comme des clous sur un bouclier, — tournent dans le feu parmi les danses des Galles que des hommes montés sur des échasses font danser comme des êtres vivants.

Et toujours dans le paroxysme, la frénésie, au moment où les voix s'éraillent, passent dans un alto génésique et féminin, Héliogabale, ayant sur le pubis une sorte d'araignée de fer, dont les pattes écorchent sa peau, font jaillir son sang à chaque mouvement excessif de ses cuisses poudrées de safran ; avec son membre trempé dans l'or, recouvert d'or, immuable, rigide, inutile, inoffensif ; arrive, avec la tiare solaire, avec son manteau surchargé de pierres, mangé de feux.

Son entrée a la valeur d'une danse, d'un pas merveilleusement placé de danse, bien qu'Héliogabale n'ait rien d'un danseur. Un silence, et puis les flammes s'élèvent, l'orgie, une orgie sèche reprend.

Héliogabale ramasse les cris, oriente l'ardeur génésique et calcinée, l'ardeur de mort, le rite inutile.

Or, ces instruments, ces pierreries, ces chaussures, ces vêtements et ces tissus, ces énumérations éperdues de musiques à cordes ou à percussion, comme crotales, cymbales, tambourahs égyptiens, lyres grecques, sistres, flûtes, etc., ces orchestres de flûtes, d'asors, de harpes et de nébels ; et aussi ces bannières, ces animaux, ces peaux de bêtes, ces plumes d'oiseaux qui remplissent les histoires du temps, toute cette somptuosité monstrueuse gardée sur les confins par cinquante mille hommes de troupes montées et qui s'imaginent charrier le soleil, cette somptuosité religieuse a un sens. Un sens rituel puissant comme tous les actes d'Héliogabale empereur ont un sens, contrairement à ce que l'Histoire en dit.

Héliogabale entre à Rome, au matin d'un jour de mars 218, à l'aurore, dans une période qui correspond à peu près aux ides de mars. Et il y pénètre à reculons. Devant lui, il y a le Phallus, traîné par trois cents jeunes filles aux seins nus qui précèdent les trois cents taureaux, maintenant engourdis et calmes, à qui l'on a administré dans les heures qui précèdent l'aurore un soporifique fort bien dosé.

Il entre dans une irisation variée de plumes qui claquent au vent comme des drapeaux. Derrière lui, la ville dorée, vaguement spectrale. Devant lui, le troupeau parfumé des femmes, les taureaux qui somnolent, le Phallus sur son char bardé d'or qui brille sous l'immense parasol. Et sur les bords, la double enfilade des frappeurs de crotales, des souffleurs de flûtes, des joueurs de fifres, des porteurs de luths, des

batteurs de cymbales assyriennes. Et derrière encore, les litières des trois mères : Julia Moesa, Julia Soemia, Julia Mammœa la chrétienne qui somnole et ne perçoit rien.

Qu'Héliogabale entre à Rome, à l'aurore, au premier jour des ides de mars, il y a, non au point de vue romain, mais au point de vue du sacerdoce syriaque, l'application détournée d'un principe devenu un rite puissant. Mais il y a surtout un rite qui au point de vue religieux veut dire ce qu'il veut dire, mais qui au point de vue des coutumes romaines veut dire qu'Héliogabale entre à Rome en dominateur, mais par le derrière, et qu'il se fait d'abord enculer par l'empire romain.

Les fêtes du couronnement terminées et que marque cette profession de foi pédérastique, Héliogabale s'installe avec sa grand'mère, sa mère et la sœur de cette dernière, la perfide Julia Mammœa, dans le palais de Caracalla.

Héliogabale n'a pas attendu d'être arrivé à Rome pour déclarer l'anarchie ouverte, pour prêter la main à l'anarchie qu'il rencontre quand cette dernière se pare de théâtre et qu'elle amène la poésie

Certes, il fait couper la tête aux cinq obscurs rebelles qui, au nom de leur petite individualité démocratique, leur individualité de rien du tout, osent revendiquer la couronne royale. Mais il favorise l'exploit de cet acteur, de cet insurgé de génie qui, tantôt se faisant passer pour Apollonius de Tyane, tantôt pour Alexandre le Grand, se montre, habillé de blanc, aux peuples des bords du Danube, avec sur le front la

couronne du Scandre, qu'il a volée peut-être dans les bagages de l'empereur. Loin de le pourchasser, Héliogabale lui délègue une partie de ses troupes et lui prête sa flotte de guerre, pour qu'il dompte les Marcomans.

Mais dans cette flotte, tous les navires sont percés, et un incendie allumé par ses soins au milieu de la mer Tyrrhénienne le débarrasse, par un naufrage de théâtre, de la tentative de l'usurpateur.

Héliogabale, empereur, se conduit en voyou et en libertaire irrévérencieux. A la première réunion un peu solennelle, il demande brutalement aux grands de l'Etat, aux nobles, aux sénateurs en disponibilité, aux législateurs de tous ordres, s'ils ont connu eux aussi la pédérastie dans leur jeunesse, s'ils ont pratiqué la sodomie, le vampirisme, le succubat, la fornication avec des bêtes, et il leur pose la question, dit Lampride, dans les termes les plus crus.

On voit d'ici Héliogabale fardé, passant, escorté de ses mignons et de ses femmes, au milieu des vieilles barbes, leur tapant sur le ventre et leur demandant s'ils se sont fait eux aussi enculer dans leur jeunesse ; et ceux-ci, pâles de honte, courber la tête sous l'outrage, remâchant leur humiliation.

Mieux que cela, il simule en public, et avec des gestes, l'acte de la fornication.

« Allant, dit Lampride, jusqu'à représenter des obscénités avec ses

doigts, habitué qu'il était à fronder toute pudeur dans les assemblées et en présence du peuple. »

Il y a là plus que de l'enfantillage, certes, mais le désir de manifester son individualité avec violence et son goût des choses premières : la nature telle qu'elle est.

Il est facile d'ailleurs de mettre sur le compte de la folie et de la jeunesse tout ce qui, chez Héliogabale, n'est que le rabaissement systématique d'un ordre, et répond à un désir de démoralisation concertée.

Je vois dans Héliogabale, non pas un fou, mais un insurgé.

1^o Contre l'anarchie polythéiste romaine ;

2^o Contre la monarchie romaine qu'il a fait enculer en lui.

Mais en lui, les deux révoltes, les deux insurrections se mêlent, elles dirigent toute sa conduite, elles commandent toutes ses actions jusqu'aux plus infimes pendant son règne de quatre années.

Son insurrection est systématique et sagace et il la dirige d'abord contre lui.

Lorsque Héliogabale s'habille en prostitué et qu'il se vend pour quarante sous à la porte des églises chrétiennes, des temples des dieux romains, il ne poursuit pas seulement la satisfaction d'un vice, mais il humilie le monarque romain.

Lorsqu'il fait nommer un danseur à la tête de sa garde

prétorienne, il réalise là une sorte d'anarchie incontestable, mais dangereuse. Il bafoue la lâcheté des monarques, ses prédécesseurs, les Antonin et les Marc Aurèle, et trouve que c'est assez d'un danseur pour commander à une troupe de policiers. Il appelle la faiblesse : de la force, et le théâtre : de la réalité. Il bouscule l'ordre reçu, les idées, les notions ordinaires des choses. Il fait de l'anarchie minutieuse et dangereuse, puisqu'il se découvre aux yeux de tous. Il joue sa peau pour tout dire. Et cela est d'un anarchiste courageux.

Il continue enfin son entreprise de rabaissement des valeurs de monstrueuse désorganisation morale, en choisissant ses ministres sur l'énormité de leur membre.

« Il mit à la tête de ses gardes de nuit, dit Lampride, le cocher Gordius, et nomma commissaire aux vivres un certain Claudius, qui était censeur aux mœurs ; toutes les autres charges furent distribuées suivant que l'énormité de leur membre rendait les gens recommandables. Il établit procureurs du vingtième sur les successions un muletier, un coureur, un cuisinier, un serrurier. »

Cela ne l'empêche pas de profiter lui-même de ce désordre, de ce relâchement éhonté des mœurs, de faire de l'obscénité une habitude ; et de mettre au jour, obstinément, comme un obsédé et un maniaque, ce que d'habitude on garde caché.

« Dans les festins, raconte encore Lampride, il se plaçait de préférence auprès des hommes prostitués, il prenait plaisir à leurs attouchements, et jamais il ne recevait de personne, plus volontiers

que de leurs mains, la coupe, après qu'ils avaient bu. »

Toutes les formations politiques, toutes les formes de gouvernement, cherchent, avant tout, à mettre la main sur la jeunesse. Et Héliogabale, lui aussi, cherche à mettre la main sur la jeunesse latine, mais, au rebours de tout le monde, en la pervertissant systématiquement.

« Il avait fait le projet, dit Lampride, d'établir dans chaque ville, en qualité de préfets, des gens qui font le métier de corrompre la jeunesse. Rome en aurait eu quatorze ; et il l'eût fait s'il eût vécu, décidé qu'il était à élever aux honneurs ce qu'il y a de plus abject, et les hommes des plus basses professions. »

On ne peut douter d'ailleurs du profond mépris d'Héliogabale pour le monde romain de l'époque.

« Il témoigna plus d'une fois, note encore Lampride, un tel mépris pour les sénateurs qu'il les appelait des esclaves en toge ; le peuple romain n'était pour lui que le cultivateur d'un fonds de terre, et il comptait pour rien l'ordre des chevaliers. »

Son goût du théâtre et de la poésie en liberté se manifeste à l'occasion de son premier mariage :

Il place auprès de lui, pendant tout le long du rite romain, une dizaine d'énergumènes enivrés, qui ne cessent de crier : « Perce, enfonce », au grand scandale des gazetiers du temps, qui omettent de nous décrire les réactions de sa fiancée.

Héliogabale s'est marié trois fois. Une première fois avec Cornelia Paula, une seconde fois avec la première vestale, une troisième fois avec une femme qui a la tête de Cornelia Paula ; puis il divorce et reprend sa vestale, pour en revenir à la fin à Cornelia Paula. Il faut remarquer ici qu'Héliogabale prend la première vestale, non pas comme un maharadjah d'avant-guerre prend, à l'Opéra de Paris, la première danseuse et l'épouse, mais dans une intention blasphématoire et sacrilège, qui surexcite la fureur d'un autre historien, Dion Cassius.

« Cet homme, dit-il, qu'on aurait dû battre de verges, jeter au cachot, vouer aux gémonies, amène dans son lit la gardienne du feu sacré, et il la déflore au milieu du silence de tous. »

J'en retiens, moi, qu'Héliogabale est le premier empereur qui ait osé bousculer ce rite de guerre, la garde du feu sacré, et qui ait pollué, comme il le devait, le temps du Palladium.

Héliogabale dresse un temple à son dieu, en plein centre de la dévotion romaine, à la place du petit temple insipide consacré à Jupiter Palatin. Le temple abattu, il fait dresser en plus riche, mais en moins grand, une reproduction du temple d'Emèse.

Mais le zèle d'Héliogabale pour son dieu, son goût des rites et du théâtre, ne se retrouvent jamais mieux que dans le mariage de la Pierre Noire avec une épouse digne de lui. Cette épouse, il la fait chercher par tout l'empire. Ainsi, jusque dans la pierre, jusque par la pierre, il aura accompli le rite sacré, il aura démontré l'efficacité du

symbole. Et ce que toute l'histoire considère comme une folie de plus et un acte d'une puérilité inutile m'apparaît comme la preuve matérielle et rigoureuse de sa poétique matérielle et rigoureuse de sa poétique religiosité.

Mais Héliogabale qui déteste la guerre, et dont le règne n'aura été sali par la présence d'aucune guerre, ne donnera pas pour épouse à Elagabalus le Palladium qu'on lui propose, ce Palladium sanguinaire qui, entre les mains de Pallas, qu'on devrait plutôt appeler Hécate, comme la nuit dont elle est issue, berce la naissance des futurs guerriers, mais la Tanit-Astarté de Carthage, dont le lait tiède s'écoule loin des sacrifices faits à Moloch.

Qu'importe que le Phallus, la Pierre Noire, porte sur sa face intérieure une sorte de sexe de femme que les dieux mêmes ont ciselé, Héliogabale veut indiquer par là, par cet accouplement réalisé, que le membre est actif et qu'il opère, et peu importe que ce soit en effigie et dans l'abstrait.

Un étrange rythme intervient dans la cruauté d'Héliogabale ; cet initié fait tout avec art et tout en double. Je veux dire tout sur deux plans. Chacun de ses gestes est à deux tranchants.

Ordre, Désordre,

Unité, Anarchie,

Poésie, Dissonance,

Rythme, Discordance,

*Grandeur, Puérité,
Générosité, Cruauté.*

Du haut des tours nouvellement érigées de son temple du dieu pythique, il jette le blé et les membres d'hommes.

Il nourrit un peuple châtré.

Certes, il n'y a pas de théorbes, pas de tubas, pas d'orchestres d'asors, au milieu des castrations qu'il impose, mais qu'il impose chaque fois comme autant de castrations personnelles, et comme si c'était lui-même, Elagabalus, qui était châtré. Des sacs de sexes sont jetés du haut des tours avec la plus cruelle abondance, le jour des fêtes du dieu Pythien.

Je ne jurerais pas qu'un orchestre d'asors, ou de nébels aux cordes grinçantes, aux ventres durs, ne soit caché quelque part dans les bas-fonds des tours en spirales, pour recouvrir les cris des parasites qu'on châtre ; mais à ces cris d'hommes martyrisés répondent presque en même temps les acclamations d'un peuple en liesse, à qui Héliogabale partage la valeur de plusieurs champs de blé.

Le bien, le mal, le sang, le sperme, les vins rosats, les huiles qui embaument, les parfums les plus chers créent, autour de la générosité d'Héliogabale, d'innombrables irrigations.

Et la musique qui sort de là dépasse l'oreille pour atteindre l'esprit sans instruments et sans orchestre. Je veux dire que les flonflons, les évolutions de débiles orchestres ne sont rien auprès de ce

flux et reflux, de cette marée qui va et vient, avec d'étranges dissonances, de sa générosité à sa cruauté, de son goût du désordre à la recherche d'un ordre inapplicable au monde latin.

Je redis d'ailleurs qu'à part l'assassinat de Gannys qui est le seul crime qu'on lui peut imputer, Héliogabale n'a fait mettre à mort que les créatures de Macrin, qui était lui-même un traître et un assassin, et il a été en toutes occasions fort économe de sang humain. Il y a dans tout son règne une disproportion flagrante entre le sang versé et les hommes vraiment tués.

On ne sait pas la date exacte de son couronnement, mais on sait le prix que ses largesses ont coûté ce jour-là au trésor de l'empire. Et elles furent de taille à compromettre sa propre sécurité matérielle, et à obérer ses finances pour tout le reste du temps qu'il a régné.

Il ne cesse de vouloir égaler la munificence de ses largesses à l'idée qu'il se fait d'un roi.

Il met un éléphant à la place d'un âne, un cheval à la place d'un chien, un lion où l'on n'aurait mis qu'un chat-tigre, le collègue tout entier des danseuses sacerdotales où il n'a été prévu qu'un cortège d'enfants assistés.

Partout l'ampleur, l'excès, l'abondance, la démesure. La générosité et la pitié la plus pure qui viennent contrebalancer une spasmodique cruauté.

Il pleure en traversant les marchés sur la misère de la populace.

Mais en même temps, il fait rechercher par tout l'empire des matelots aux membres parés, à qui il donne le nom de Nobèles, des prisonniers, d'anciens assassins, pour qu'ils lui rendent trait pour trait au cours de ses assauts génésiques, et qu'ils corsent par leurs grossièretés affreuses la turbulence de ses festins.

Il inaugure avec Zoticus le népotisme de la queue !

« Un certain Zoticus fut si puissant sous lui que tous les autres grands officiers le traitaient comme s'il eût été le mari de son maître. En outre, ce même Zoticus abusant de son titre de familiarité donnait de l'importance à toutes les paroles et actions d'Héliogabale. Ambitionnant les plus grandes richesses, faisant aux uns des menaces, aux autres des promesses, trompant tout le monde, et quand il sortait d'auprès du prince, allant trouver chacun pour leur dire : “J'ai dit telle chose de vous, voilà ce que j'ai entendu sur votre compte ; telle chose doit vous arriver”, comme font les gens de cette sorte qui, admis auprès des princes à une trop grande familiarité, vendent la réputation de leur maître, qu'il soit mauvais ou bon ; et grâce à la sottise ou à l'inexpérience des empereurs qui ne s'aperçoivent de rien, se repaissent du plaisir de divulguer des infamies ... »

Il pleure comme un enfant qu'il est devant la trahison d'Hiéroclès ; mais loin d'exercer sa cruauté contre ce cocher de bas étage, c'est contre lui-même qu'il tourne sa rage, et il se punit, en se faisant flageller jusqu'au sang, d'avoir été trahi par un cocher.

Il donne au peuple tout ce qui lui importe :

Même quand il nourrit le peuple, il le nourrit avec lyrisme, il lui fournit ce levain d'exaltation qui est au fond de toute vraie magnificence. Et le peuple n'est jamais touché, jamais entamé par sa tyrannie sanguinaire qui ne s'est jamais trompée d'objet.

Tout ce qu'Héliogabale envoie aux galères, ce qu'il châtre, ce qu'il fait flageller, il le prend parmi les aristocrates, les nobles, les pédérastes de sa cour personnelle, les parasites du palais.

Il poursuit systématiquement, je l'ai dit, la perversion et la destruction de toute valeur et de tout ordre, mais ce qui est admirable et qui prouve la décadence irrémédiable du monde latin, c'est de voir qu'il ait pu, pendant quatre années consécutives, poursuivre au vu et au su de tous, ce travail de destruction systématique, sans que personne n'ait protesté : et sa chute ne dépasse pas l'importance d'une simple révolution de palais.

Mais si Héliogabale passe de femme en femme comme il passe de cocher en cocher, il passe aussi de pierre en pierre, de robe en robe, de fête en fête et d'ornement en ornement.

A travers la couleur et le sens des pierres, la forme des robes, l'ordonnance des fêtes, des bijoux qui battent à même sa peau, son esprit fait d'étranges voyages. C'est ici qu'on le voit pâlir, qu'on le voit trembler, à la recherche d'un éclat, d'une aspérité à laquelle il

s'accroche, devant la fuite effroyable de tout.

C'est ici que se manifeste une sorte d'anarchie supérieure où sa profonde inquiétude prend feu ; et il court de pierre en pierre, d'éclat en éclat, de forme en forme, et de feu en feu, comme s'il courait d'âme en âme, dans une mystérieuse odyssée intérieure que personne après lui n'a plus refaite.

Je vois une monomanie dangereuse, et pour les autres et pour celui qui s'y livre, dans le fait de changer tous les jours de robe, et de mettre par-dessus chaque robe une pierre, jamais la même, qui répond aux signes du ciel. Il y a là beaucoup plus qu'un goût de luxe dispendieux, une propension au gaspillage inutile, — il y a le témoignage d'une immense, d'une insatiable fièvre d'esprit, d'une âme assoiffée d'émotions, de mouvements, de déplacements, et qui a le goût des métamorphoses. Quel que soit le prix dont il faut les payer, et le risque encouru de ce fait.

Et dans le fait d'inviter des estropiés à sa table et de varier chaque jour la forme de leurs infirmités, je dénote un goût inquiétant pour la maladie et pour le malaise, goût qui ira en augmentant, jusqu'à une recherche de la maladie sur le plan le plus large possible, c'est-à-dire d'une sorte de contagion perpétuelle ayant l'ampleur d'une épidémie. Et cela aussi est de l'anarchie, mais spirituelle et spacieuse, et d'autant plus cruelle, d'autant plus dangereuse qu'elle est subtile et dissimulée.

Qu'il mette un jour à faire un repas, cela veut dire qu'il introduit

l'espace dans sa digestion alimentaire et qu'un repas commencé à l'aurore finit au couchant, après avoir passé par les quatre points cardinaux.

Car d'heure en heure, de plat en plat, de maison en maison, et d'orientation en orientation, Héliogabale se déplace. Et la fin du repas indique qu'il a bouclé la boucle, qu'il a fermé le cercle dans l'espace, et, dans ce cercle, il a fait tenir les deux pôles de sa digestion

Héliogabale a poussé au paroxysme la recherche de l'art, la recherche du rite et de la poésie au milieu de la plus absurde magnificence.

« Les poissons qu'il se faisait servir étaient toujours cuits à une sauce azurée comme l'eau de la mer, et conservaient la couleur qui leur était naturelle. Il eut pendant quelque temps des bains de vin rosat, avec des roses. Il y but avec tous les siens et parfuma de nard les étuves. Il mit du baume au lieu d'huile dans les lampes Jamais femme, excepté son épouse, ne reçut deux fois ses embrassades. Il établit dans sa maison des lupanars pour ses amis, ses créatures et ses serviteurs. A son souper, il ne dépensa jamais moins de cent sesterces. Il surpassa dans ce genre Vitellius et Apicius. Il employait des bœufs pour tirer les poissons des viviers. Il lui arriva un jour de pleurer sur la misère publique en traversant le marché. Il s'amusait à attacher à la roue d'un moulin ses parasites et par un mouvement de rotation, tantôt il les plongeait sous l'eau, tantôt il les faisait revenir au-dessus : il les appelait alors ses chers Ixions. »

Non seulement le monde romain, mais la terre de Rome et le paysage romain est par lui bouleversé.

« On raconte, dit toujours Lampride, qu'il donna des naumachies sur des lacs creusés de main d'homme qu'il avait remplis de vin, et que les manteaux des combattants étaient parfumés d'essence d'énanthe ; qu'il conduisit au Vatican des chars attelés de quatre éléphants, après avoir fait détruire les tombeaux qui gênaient son passage ; que dans le Cirque, pour son spectacle particulier, il fit attacher aux chars quatre chameaux de front. »

Sa mort est le couronnement de sa vie ; et, juste du point de vue romain, elle est juste aussi du point de vue d'Héliogabale. Héliogabale a eu la mort ignominieuse d'un rebelle, mais qui est mort pour ses idées.

Devant l'irritation générale occasionnée par ce débordement d'anarchie poétique, et cultivée en dessous par la perfide Julia Mammœa, Héliogabale s'est laissé doubler. Il a accepté auprès de lui, il a pris pour coadjuteur une mauvaise effigie de lui-même, une sorte de second empereur, le petit Alexandre Sévère, qui est fils de Julia Mammœa.

Mais si Elagabalus est homme et femme, il n'est pas deux hommes à la fois. Il y a là une dualité matérielle qui est pour Héliogabale une insulte au principe, et qu'Héliogabale ne peut accepter.

Il s'insurge une première fois, mais au lieu d'ameuter contre le

jeune empereur puceau le peuple qui l'aime, lui, Héliogabale ; qui a profité de ses largesses, et sur la misère duquel on l'a vu pleurer ; il essaie de le faire assassiner par sa garde prétorienne, toujours conduite par un danseur, et dont il ne sent pas la rébellion ouverte. C'est contre lui, que sa propre police fait mine alors de tourner ses armes ; et Julia Mammœa la pousse ; mais Julia Mœsa intervient. Héliogabale peut fuir à temps.

Tout se calme. — Héliogabale aurait pu accepter le fait accompli, souffrir auprès de lui ce pâle empereur dont il est jaloux et qui, s'il n'a pas l'amour du peuple, a au moins l'amour des militaires, de la police et des grands.

Mais c'est ici au contraire qu'Héliogabale montre tout ce qu'il est ; un esprit indiscipliné et fanatique, un vrai roi, un rebelle, un individualiste forcené.

Accepter, se soumettre, c'est gagner du temps, c'est consacrer sa déchéance sans assurer le repos de sa vie, car Julia Mammœa travaille, et il sent bien qu'elle n'abdiquera pas. Entre la monarchie absolue et son fils, il n'y a plus qu'une poitrine, un grand cœur, mais pour lequel cette soi-disant chrétienne n'a que de la haine et du mépris.

Vie pour vie, c'est vie pour vie ! Celle d'Alexandre Sévère ou la sienne. Voilà, en tout cas, ce qu'Héliogabale a bien senti. Et il décide à part lui que ce sera celle d'Alexandre Sévère.

Après cette première alerte, les prétoriens se sont calmés ; tout

est rentré dans l'ordre, mais Héliogabale se charge de rallumer à nouveau l'incendie et le désordre, et de prouver ainsi qu'il demeure fidèle à ses procédés !

Soulevés par des émissaires, des gens du commun, des cochers, des artistes, des mendiants, des baladins tentent d'envahir la partie du palais où une certaine nuit de février 222 repose Alexandre Sévère, tout à côté de la chambre où repose Julia Mammœa. Mais le palais est plein de gardes armés. Le bruit des épées que l'on tire, des boucliers frappés à grands coups, des cymbales guerrières qui rallient les troupes cachées dans toutes les pièces du palais, suffit à faire fuir un peuple à peu près désarmé.

C'est alors que la garde en armes se retourne contre Héliogabale, qu'elle cherche à travers tout le palais. Julia Soëmia a vu le mouvement ; elle accourt. Elle trouve Héliogabale dans une sorte de couloir détourné, elle lui crie de fuir. Et elle l'accompagne dans sa fuite. De toutes parts retentissent les cris des poursuivants en marche, leur course lourde fait trembler les murs, une panique sans nom s'empare d'Héliogabale et de sa mère. Ils sentent la mort de tous les côtés. Ils débouchent dans les jardins qui descendent en pente vers le Tibre sous les ombrages des grands pins. Dans un coin reculé, derrière une épaisse rangée de buis odorants et d'yeuses, les latrines des hommes d'armes s'étalent en plein vent avec leurs tranchées, tels des sillons qui labourent le sol. Le Tibre est trop loin. Les soldats trop près. Héliogabale, fou de peur, se jette d'un trait dans les latrines, il plonge dans les excréments. C'est la fin.

La troupe, qui l'a vu, le rejoint ; et déjà ses propres prétoriens le saisissent par la chevelure. C'est ici une scène d'étal, une boucherie répugnante, un antique tableau d'abattoir.

Les excréments se mêlent au sang, giclent en même temps que le sang sur les glaives qui fourragent dans les chairs d'Héliogabale et de sa mère.

Puis, on tire leurs corps, on les charrie à la lumière des torches, on les traîne à travers la ville devant la populace terrifiée, devant les maisons des patriciens qui ouvrent leurs fenêtres pour applaudir. Une foule immense marche vers les quais, sur le Tibre, à la suite de ces masses lamentables de chairs déjà exsangues, mais barbouillées.

« A l'égout », hurle maintenant la populace qui a profité des largesses d'Héliogabale, mais qui les a trop bien digérées.

« A l'égout, les deux cadavres, le cadavre d'Héliogabale, à l'égout ! »

S'étant bien repue de sang et de la vue obscène de ces deux corps dénudés, ravagés, et qui montrent tous leurs organes, jusqu'aux plus secrets, la troupe essaie de faire passer le corps d'Héliogabale dans la première bouche d'égout rencontrée. Mais si mince qu'il soit, il est encore trop large. Il faut aviser.

On a déjà ajouté à Elagabalus Bassianus Avitus, autrement dit Héliogabale, le sobriquet de Varius, parce que formé de semences multiples et issu d'une prostituée ; on lui a donné par la suite les noms

de Tibérien et de Traîné, parce que traîné et jeté dans le Tibre après qu'on a essayé de le faire entrer dans l'égout ; mais arrivé devant l'égout, et parce qu'il a les épaules trop larges, on a essayé de le limer. Ainsi, on a fait partir la peau en mettant à vif le squelette que l'on tient à laisser intact ; et l'on aurait pu alors lui ajouter les deux noms de Limé et de Raboté. Mais une fois limé, il est encore trop large sans doute, et on balance son corps dans le Tibre qui l'entraîne jusqu'à la mer, suivi, à quelques remous de distance, du cadavre de Julia Soemia.

Ainsi finit Héliogabale, sans inscription et sans tombeau, mais avec d'atroces funérailles. Il est mort avec lâcheté, mais en état de rébellion ouverte ; et une telle vie, qu'une mort pareille couronne, se passe, il me semble, de conclusion.

Appendice I — Le Schisme d'Irshu

Fabre d'Olivet, dans son Histoire philosophique du genre humain, parle longuement d'une séparation primitive d'essences, qu'il faut entendre à la fois sur le plan divin et sur le plan humain. La deuxième action n'étant que le reflet et, si l'on peut dire, le contre-coup historique de l'autre : l'action céleste qui, à l'origine de tout ne met en jeu que des forces pures.

Toujours est-il que bien après l'établissement des Hindous sur les terres du Pallisthan, les peuples, grands amateurs de métaphysique, commencent à se disputer pour une question de principes qui a fait couler plus de sang que toutes les guerres modernes, et pendant beaucoup plus de temps.

Là où dans des siècles barbares, comme ceux dans lesquels nous vivons, les plus hautes questions spirituelles ne dépassent pas les moyens de répartir un trop-plein de nourriture entre des peuples exténués et qui meurent littéralement de faim, la préhistoire a connu des temps glorieux pour l'homme, où celui-ci pouvait encore faire la guerre pour des idées.

Pour ceux que la question intéresse, et pour qui la métaphysique est quelque chose de plus passionnant que la recherche des positions les plus propices à l'amour physique, c'est-à-dire pour ceux dont l'esprit, qui ne fait en cela que suivre sa propre loi organique, est encore capable, quand il le faut, de s'élever jusqu'aux principes, par les degrés d'une juste abstraction, on peut dire — et je ne fais en cela que suivre Fabre d'Olivet — que les hommes ont cru pendant longtemps à l'existence d'un seul principe, de

nature spirituelle, dont tout dépend.

Mais un jour ces mêmes hommes se basant en cela sur l'étude de la musique font une découverte atterrante. Ils trouvent que l'origine des choses est double, alors qu'ils la croyaient simple ; et que le monde loin de descendre d'un seul principe est le produit d'une duité combinée.

Impossible de douter : les faits sont là ; les faits, c'est-à-dire l'analyse transcendante de la musique, ou plutôt de l'origine des sons. Aussi loin que l'on remonte dans la génération des sons on trouve deux principes qui jouent parallèlement et se composent pour faire naître la vibration. Et en dehors de cela il n'y a que l'essence pure, l'abstrait inanalysable, l'absolu indéterminé, « l'Intelligible » enfin, comme l'appelle Fabre d'Olivet.

Et entre « l'Intelligible » et le monde, la nature, la création, il y a justement l'harmonie, la vibration, l'acoustique qui est le premier passage, le plus subtil et le plus malléable qui unisse l'abstrait au concret.

Plus que le goût, plus que la lumière, plus que le toucher, plus que l'émotion passionnelle, plus que l'exaltation de l'âme soulevée pour les plus pures raisons, c'est le son, c'est la vibration acoustique, qui rend compte du goût, de la lumière, et du soulèvement des plus sublimes passions. Si l'origine des sons est double, tout est double. Et ici commence l'affolement. Et l'anarchie qui engendre la guerre, et le massacre des partisans. Et s'il y a deux principes, l'un est mâle et l'autre femelle.

Mais, et voilà la raison de la guerre : les partisans du Mâle ne croient pas en la coexistence des principes, et pour eux le Mâle intelligible demeure seul, à l'origine de tout.

Et dans un pays comme les Indes où l'on croit en la prééminence d'un seul principe de nature mâle, le schisme d'Irshu représente dans une époque anté-historique la révolte des partisans de la femme conduits par Irshu contre les partisans de l'homme conduits par Tarak'hyan, frère d'Irshu.

La guerre finit par l'écrasement de la femme dont les partisans refluent en désordre sur un espace immense, et viennent s'échouer sur les bords de la Méditerranée.

Avec le temps leur nom s'altère ; et de Palli qu'ils étaient (ou les Pâtres) ils deviennent Yoni (le Vagin), et enfin Pinkshas (les Roux), du nom des menstrues qu'ils se partagent en d'inavouables repas.

Rouge, altéré du jaune des humeurs menstruelles, voilà l'origine de la pourpre de Tyr, célèbre dans toute l'antiquité.

Appendice II — La religion du soleil en Syrie

Et voici pour finir comment j'interprète l'accumulation des temples, leurs cultes antagonistes, la respiration des pierres, les excisions sanglantes, la course des Galles, l'aboi des oracles, les grondements du ciel, — et tout ce bruit sacré que fait encore, deux cents ans après le Christ, la Syrie d'Héliogabale, dont le rut quasi satanique tremble au milieu des rites de sang.

La religion d'Emèse est magique parce qu'elle a conservé, de façon concrète, la notion des grands principes. Et le Paganisme, dans son sens initiatique et supérieur, c'est la préoccupation des grands principes qui continue encore à rouler et à vivre dans le sang des individus. Et la notion des principes c'est la notion de la guerre qu'ont dû se faire à l'origine les principes pour stabiliser la création.

Le Paganisme, dans ses rites et dans ses fêtes, reproduit le Mythe de la création première et entière, dont le Christianisme, qui exalte la Rédemption, ne célèbre qu'une partie, et seulement sur le plan historique, alors que le Paganisme la célèbre totalement et dans son principe.

Et la religion pédérastique d'Héliogabale, qui est la religion de la séparation du principe, n'est répugnante que parce qu'elle a perdu cette notion transcendante, pour sombrer dans l'érotisme de la création en acte et sexualisée.

Appendice III — Le Zodiaque de Ram

Les douze divisions du Zodiaque de Ram répondent au chiffre 12, qui est le chiffre de la nature dans la tradition pythagoricienne. Or il est curieux de constater que 12 est le chiffre de la juxtaposition des deux principes : Dieu, la Nature ; l'Esprit, la Matière ; l'Homme, la Femme, — mais pris à l'état inerte, et au moment où ils n'ont pas encore opéré, et où ils sont encore le 1 et le 2.

Mais 12 à son tour est obtenu par la multiplication de 3 par 4 : 3, dans le principe, par 4, dans le sensible. Et l'on peut dire ainsi que les 4 grandes races humaines répondent comme des échos organiques aux divisions du Zodiaque de Ram, voulues par Dieu.

Biographie



Qui est Antonin Artaud ?

Écrivain, Théoricien du théâtre, dramaturge et essayiste français, Antonin Artaud est né le 4 septembre 1896 à Marseille.

À partir de 1914, il fait des séjours en maison de santé, conséquence possible d'une méningite qui l'atteint à l'âge de cinq ans. Il éprouve, dira-t-il, « une faiblesse physiologique [...] qui touche à la substance même de ce qu'il est convenu d'appeler l'âme ». Il parlera également, dans une lettre à Jacques Rivière, d'"une effroyable maladie de l'esprit ». C'est dire que son oeuvre apparaît en partie due

à l'oppression exercée par des souffrances continues d'ordre nerveux et physiologique, qui firent de son existence une tragédie.

Vers sa vingtième année, il a l'idée d'un « théâtre spontané » qui donnerait des représentations dans les usines. Il devient d'abord devenir comédien, grâce au docteur Toulouse, qui lui fait écrire quelques articles pour sa revue *Demain* et lui fait rencontrer Lugné-Poe au début de 1921. Le directeur du Théâtre de l'Oeuvre lui confie un petit rôle dans *Les Scrupules de Sganarelle* d'Henri de Régnier. Remarqué par Charles Dullin, qui l'engage à l'Atelier, il y joue « avec le tréfonds de son coeur, avec ses mains, avec ses pieds, avec tous ses muscles, tous ses membres ». Instable, il passe en 1923 chez Pitoëff. Prévu pour le rôle du souffleur dans *Six personnages en quête d'auteur* de Pirandello, il disparaît le jour de la générale.

Parallèlement, il est acteur de cinéma. Il tient entre autres rôles celui du moine Massieu dans *La Passion de Jeanne d'Arc* de Carl Theodor Dreyer et grâce à son oncle, obtient un petit rôle dans *Mater dolorosa* d'Abel Gance. Mais c'est surtout son incarnation du personnage de Marat dans le *Napoléon* du même réalisateur qui est restée mémorable. Gance le décrit comme une « sorte de nain, homme jaune qui assis semble difforme [...]. Sa bouche distille avec âpreté les mots les plus durs contre Danton ».

Antonin Artaud a une prédilection pour les rôles de victimes ou pour des rôles qu'il tend à transformer en rôles de victimes. En 1923, il publie un court recueil de poèmes, *Tric-Trac du ciel*. Il en publie également dans des revues, même si la *Nrf* refuse de les accueillir.

C'est d'ailleurs à l'occasion de ce refus qui lui est signifié par Jacques Rivière, que son oeuvre commence véritablement. Un dialogue épistolaire s'engage alors entre les deux hommes (juin 1923-juin 1924), Artaud acceptant d'emblée comme valables toutes les critiques que lui adresse Rivière à l'égard de ses écrits, tout en revendiquant de sa part la reconnaissance d'un intérêt littéraire dans la mesure où les maladroites et les faiblesses mêmes qui lui sont reprochées rendent compte de l'étrange phénomène spirituel qu'il subit et qu'il décrit en ces termes : « Je souffre d'une effroyable maladie de l'esprit. Ma pensée m'abandonne à tous les degrés. Depuis le fait simple de la pensée jusqu'au fait extérieur de sa matérialisation dans les mots ... il y a donc quelque chose qui détruit ma pensée. » Dans les livres qui succèdent à cette *Correspondance avec Jacques Rivière*, publiée en 1927, Artaud s'assignera pour but de transcrire avec la plus grande fidélité cette étrangeté qui l'habite, cherchant à soumettre, en les déterminant par le verbe, ces « forces informulées » qui l'assiègent : en les localisant ainsi, il s'en désolidarise, échappant par là même au risque de se laisser totalement submerger par elles. Il peut en outre espérer, s'il parvient à rendre compte de ses troubles grâce à la magie d'une savante transcription évocatoire, obtenir du lecteur une reconnaissance de leur existence et par là même sortir de cette manière de néant où sa monstruosité psychique le place, le bannissant du monde des humains. Cependant, si l'investigation systématique que l'écrivain poursuit alors vis-à-vis de lui-même aide à mettre au jour les processus les plus subtils de la pensée (lesquels demeurent cachés à ceux qui, sains d'esprit, ne ressentent pas le manque révélateur de son

essence), celle-ci débouche par ailleurs sur une contradiction fondamentale qu'Artaud ne cessera de vivre tragiquement : celle de vouloir « se déterminer, comme si ce n'était pas lui-même qui se déterminait, se voir avec les yeux de son esprit sans que ce soient les yeux de son esprit, conserver le bénéfice de son jugement personnel en aliénant la personnalité de ce jugement, se voir et ignorer que c'est lui-même qui se voit » (*Bilboquet*, publication posthume). Sa tentative de prendre continuellement conscience du vertige psychique qui le désoriente et l'affole précipitera en fait plus avant le poète vers « un effondrement central de l'âme », un état de « bête mentale », paralysé par le regard qu'il dirige sur lui-même dans une sorte d'hypnotisme narcissique où il ne ressent, à la limite, plus « rien, sinon un beau pèse-nerfs, une sorte de station incompréhensible et toute droite au milieu de tout dans l'esprit ».

À la fin de 1924, Antonin Arthaud adhère au mouvement surréaliste. Par l'intermédiaire du peintre André Masson, il rencontre la plupart de ceux qui animent ce mouvement, surmontant la méfiance première qu'il avait à leur égard. Il collabore à *La Révolution surréaliste*, rédige le tract du 27 janvier 1925. Mais le malentendu, précisément, porte sur le mot révolution. Pour Artaud, il s'agit d'être « révolutionnaire dans le chaos de l'esprit », et il conçoit le surréalisme comme « un cri de l'esprit qui retourne vers lui-même ». Une lettre d'André Breton le sommant de renoncer à collaborer avec Roger Vitrac est l'occasion d'une rupture devenue inévitable. Refusant l'action politique, faisant ses adieux au surréalisme en juin 1927 ("À la grande nuit ou le bluff surréaliste"), il explique que pour lui le surréalisme, le

vrai, n'a jamais été qu'"une nouvelle sorte de magie ». *Le Pèse-nerfs* (1925) et *L'Ombilic des limbes* (1925) restent les meilleurs témoignages de cette période de l'activité créatrice d'Artaud. On note même la présence de petits textes surréalistes conçus pour le théâtre, comme *Le Jet de sang*. Mais désormais Artaud laisse à Breton le rôle de dictateur.

Dès le 19 avril 1924, dans un article publié dans *Comoedia* intitulé « L'évolution du décor », Artaud exprime son intention de « re-théâtraliser le théâtre », de substituer au « théâtre de bibliothèque » de Henry Becque et même au « théâtre théâtral » de Gaston Baty un « théâtre dans la vie ». L'aventure du Théâtre Alfred Jarry va illustrer cette intention. Répondant à la création du Cartel le 6 juillet 1926, Artaud publie dans la *Nrf* un article où il annonce la fondation du Théâtre Alfred Jarry pour promouvoir l'idée d'un « théâtre absolument pur », d'un « théâtre complet », et faire triompher la « force communicative » de l'action. Cette tentative aboutit à quatre spectacles mémorables : un premier spectacle réunissant les trois fondateurs (Artaud, *Ventre brûlé ou la mère folle* ; Max Robur alias Robert Aron, *Gigogne* ; Roger Vitrac, *Les Mystères de l'amour*), les 2 et 3 juin 1927 ; la projection du film de Poudovkine, *La Mère*, accompagnée du seul troisième acte de *Partage de midi* de Paul Claudel, le 15 janvier 1928 ; *Le Songe* d'August Strindberg, les 2 et 9 juin 1928 ; *Victor ou les enfants au pouvoir* de Roger Vitrac, les 24 et 29 décembre 1928 et le 5 janvier 1929. L'entreprise sombre dans l'agitation suscitée par les surréalistes, Breton en tête, l'hostilité publique et les difficultés financières. Artaud garde le regret de n'avoir pu entièrement réaliser son rêve, « une pièce qui sera[it] une synthèse

de tous les désirs et de toutes les tortures ».

Le projet sera repris dans les années trente. Antonin Artaud fixe le « principe d'actualité ». En 1931, il découvre le théâtre balinais, où il sent « un état d'avant le langage et qui peut choisir son langage : musique, gestes, mouvements, mots ». Il affirme « la prépondérance absolue du metteur en scène dont le pouvoir de création élimine les mots ». Après avoir pensé à un « Théâtre de la *Nrf* », pour lequel il essaie vainement d'obtenir la collaboration d'André Gide, il évolue vers un « Théâtre de la cruauté », qu'il annonce en août 1932 et qui va aboutir, après différents projets et essais, aux représentations des *Cenci* aux Folies-Wagram en mai 1935. Artaud n'est pas allé au bout de ses intentions : ce qu'il a écrit est encore le texte d'une tragédie, inspirée de Percy Bysshe Shelley, mais il a travaillé ce texte comme une partition musicale, et il a lui-même impressionné le public en jouant le rôle du vieux Cenci, bourreau devenu victime.

Cruauté reste le mot clef d'Antonin Artaud dans les textes des années trente, qui seront recueillis en 1938 dans *Le Théâtre et son double*, livre décisif, qui contient la théorie du Théâtre de la cruauté et divers témoignages sur ses possibles ou réelles illustrations. « Par ce double », précise l'auteur dans une lettre à Jean Paulhan, « j'entends le grand agent magique dont le théâtre par ses formes n'est que la figuration en attendant qu'il en devienne la transfiguration. » Artaud ne se contente pas de mettre en scène, par tous les procédés connus de l'illusion théâtrale, des scènes cruelles avec des bourreaux et des victimes ; il veut exercer lui-même la cruauté, faire souffrir l'acteur,

« faire crier » le spectateur. La cruauté, explique-t-il au moment des *Cenci*, « c'est aller jusqu'au bout de tout ce que peut le metteur en scène sur la sensibilité de l'acteur et du spectateur ». Il conçoit la représentation théâtrale comme un « foyer dévorant » ou comme « un bain de feu ». Le metteur en scène lui-même, le créateur, est soumis à la cruauté d'un déterminisme supérieur. Car il y a, pour Artaud, cruauté et Cruauté. Il n'ignore pas la tentation du sadisme, du sang, de la représentation de « cette cruauté que nous pouvons exercer les uns contre les autres en nous dépeçant mutuellement le corps ». Mais ce n'est qu'un côté de la question (qu'on pense à la coupe de sang humain dans *Les Cenci* ou à l'apparition du vieux Cenci blessé). Le plus important est la Cruauté métaphysique, qui trouve sa source dans l'occulte et se manifeste par la puissance des grandes forces à l'oeuvre dans le cosmos et dans l'histoire, et qui est aussi à l'oeuvre dans la réalisation artistique. Les maîtres mots d'Artaud à cet égard pourraient être rigueur et pureté. La tyrannie du metteur en scène est une exigence dans un théâtre qui veut « en finir avec les chefs-d'oeuvre » et qui subordonne le langage des mots à un langage plus authentiquement théâtral, celui des objets, des lumières, des costumes, des gestes, du bruitage. C'est par cette exigence d'une réalisation concrète et contraignante qu'Artaud va exercer une influence durable. S'il se préoccupe médiocrement de *mimesis*, il insiste beaucoup sur la *catharsis*, qui va prendre chez lui la forme de la « curation cruelle » : il s'agit « d'en user avec les spectateurs comme avec des serpents qu'on charme et de les faire revenir par l'organisme jusqu'aux plus subtiles notions ». Par la violence du spectacle, il veut dompter la violence de

l'homme moderne. Il cherche donc moins à encourager la Révolution qu'à l'empêcher et, d'une manière générale, il défie les spectateurs de son théâtre, et peut-être avec eux l'humanité entière, de « se livrer au-dehors à des idées de guerre, d'émeute et d'assassinats hasardeux ». En cela, pour deux raisons au moins, il est à l'opposé de Bertolt Brecht.

Avant même la publication du *Théâtre et son double*, Antonin Artaud quitte Paris et la France, comme pour vérifier la présence ailleurs de cette magie qu'il voulait recréer sur scène. C'est le sens de son voyage de 1936 au Mexique, où il part à la recherche du peyotl, cette drogue dont l'ingestion correspond pour les Indiens Tarahumaras à un rite d'identification totale à la race, de rentrée en soi-même. Il en résulte un beau livre sur *Les Tarahumaras*, qu'il faut lire moins comme un documentaire sur les Indiens que comme un témoignage sur la lutte d'Artaud aux prises avec les profondeurs de l'être.

L'année suivante, il se rend en Irlande, d'où il rapporte ce qu'il croit être la canne de saint Patrick. Il l'exhibe sur le bateau qui le ramène en France et aurait menacé de sa puissance secrète les autres passagers. « Sur le plan terre à terre », observe alors André Breton, qui s'intéresse désormais à Artaud, « l'homme, et la société dans laquelle il vit, est passé tacitement à un contrat qui lui interdit certains comportements extérieurs, sous peine de voir se refermer sur lui les portes de l'asile (ou de la prison). Il est indéniable que le comportement d'Artaud sur le bateau qui le ramenait d'Irlande en 1937 fut de ceux-là. Ce que j'appelle « passer de l'autre côté », c'est, sous une impulsion irrésistible, perdre de vue ses défenses et les

sanctions qu'on encourt à les transgresser. »

Antonin Artaud est interné successivement à Quatremare, à Sainte-Anne, à Ville-Evrard. En 1942, inquiets du sort de leur ami dément en zone occupée, Paul Eluard et Robert Desnos demandent au docteur Ferdière de le prendre dans son asile de Rodez. Il va y subir un traitement par électrochoc. Les *Lettres de Rodez*, écrites du 17 septembre au 27 novembre 1945 à l'intention d'Henri Parisot (traducteur de Lewis Carroll) et publiées en 1946, constituent un témoignage bouleversant sur cet internement, sur cette cure contestable, et sur les souffrances d'un homme qui, dès la lettre qu'il adresse le 22 octobre 1923 à sa compagne d'alors, Genica Athanassiou, dit que l'"idée de souffrance" est « plus forte » pour lui « que l'idée de guérison, l'idée de la vie ».

Alarmé, un comité se réunit pour le délivrer. Le docteur Ferdière y consent le 19 mars 1946. Le 26 mai, l'écrivain arrive à Paris. Confié aux soins du docteur Delmas, à Ivry, il bénéficie d'une relative liberté et d'une certaine autonomie. Un soutien s'organise, des présences attentives veillent sur lui, en particulier celle de Paule Thévenin. Le créateur retrouve alors ses droits. À l'occasion d'une exposition Van Gogh au Musée de l'Orangerie en janvier 1947, il écrit un long texte, *Van Gogh le suicidé de la société* : il n'y a pas loin, il le sait et il veut qu'on en soit persuadé, de Vincent Van Gogh à *Artaud le Môme*. Le ton de ces nouveaux écrits est âpre, l'ironie mordante, le style jaculatoire. Ainsi, écrit-il, « on peut parler de la bonne santé mentale de Van Gogh qui, dans toute sa vie, ne s'est fait cuire qu'une main et n'a pas fait

plus, pour le reste, que se trancher une fois l'oreille gauche, dans un monde où on mange chaque jour du vagin cuit à la sauce verte ou du sexe de nouveau-né flagellé et mis en rage, tel que cueilli à sa sortie du sexe maternel ».

De cette violence intime témoignent l'émission *Pour en finir avec le jugement de Dieu*, que la radio renonce à diffuser, la Conférence-spectacle au Théâtre du Vieux-Colombier (13 janvier 1948) et maints textes tardifs où éclate une ironie féroce sur le monde et sur lui-même. Le dernier Théâtre de la cruauté, dans le texte qui porte ce titre, daté du 19 novembre 1947, c'est le théâtre du corps souffrant d'Artaud, rongé par le cancer dont il va mourir à Ivry-sur-Seine le 4 mars 1948. Car son corps, à lui seul, est théâtre, et ses derniers textes étalent ce qu'Henri Gouhier a justement appelé une « anatomie lyrique ». Plus que jamais, « le théâtre de la cruauté / n'est pas le symbole d'un vide absent, d'une épouvantable incapacité de se réaliser dans sa vie d'homme. / Il est l'affirmation / d'une terrible / et d'ailleurs inéluctable nécessité ».

PIERRE BRUNEL

La République des Lettres, numéro 49,

Paris, janvier 1999

Copyright

Sources : Antonin Artaud, *Héliogabale ou l'anarchiste couronné*, Éditions Denoël et Steele, Paris, 1934 / Éditions Gallimard, Paris, 1979.

Copyright © *La République des Lettres*, Paris (France), 2018, pour cette édition. Droits réservés pour tous pays. Toute reproduction totale ou partielle de ce texte sur quelque support que ce soit est interdite.

ISBN : 978-2-8249-0389-7.